



**HAL**  
open science

## Féminisme et tentation classiste: le cas ¡Basta! Cien mujeres contra la violencia de género -Panamá (2017)

Caroline Lepage, Elsa Fernández, Diana Gil Herrero

### ► To cite this version:

Caroline Lepage, Elsa Fernández, Diana Gil Herrero. Féminisme et tentation classiste: le cas ¡Basta! Cien mujeres contra la violencia de género -Panamá (2017). Crisol Série numérique, 2021, Littératures ultra-contemporaines d'Amérique Centrale et des Caraïbes (18). hal-04441181

**HAL Id: hal-04441181**

**<https://hal.parisnanterre.fr/hal-04441181v1>**

Submitted on 6 Feb 2024

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Copyright

**Féminisme et tentation classiste : le cas *iBasta!*  
*Cien mujeres contra la violencia de género –  
Panamá (2017)***

CAROLINE LEPAGE

ELSA FERNÁNDEZ

DIANA GIL HERRERO

UNIVERSITÉ PARIS NANTERRE  
UR ÉTUDES ROMANES / CENTRE DE RECHERCHES IBÉRIQUES ET  
IBÉRO-AMÉRICAINES  
c.lepage@parisnanterre.fr

1. Lancé au Chili, en 2011, à l'initiative d'un groupe d'écrivaines et d'actives de premier plan (Pía Barros, Susana Sánchez Bravo, Gabriela Aguilera Valdivia, Ana Crivelli, Silvia Guajardo et Patricia Hidalgo) et autour d'une emblématique maison d'édition (Asterión), dans le but de lutter contre les violences exercées à l'encontre des femmes (le Panamá, qui nous occupe ici, ne fait malheureusement pas exception en la matière : « Reportes estadísticos del Ministerio Público (MP) detallan que 113 mujeres han sido asesinadas en el último quinquenio, desde 2014 » [Gordón Guerrel, 2020]), *iBasta! Mujeres contra la violencia de género* est devenu, dix ans plus tard :
  - un label (garanti, notamment, par un protocole *iBasta!*) ;
  - un mot d'ordre (pour reprendre les mots de Gabriela Aguilera Valdivia : « SOMOS como individuos pero SOMOS mucho más en el colectivo » [Aguilera Valdivia, 2021]) aux diverses déclinaisons (NiUnaMenos, pour 2015, #NosotrasParamos, pour 2016, Nos queremos libres / vivas nos queremos, pour 2018, Yo sí te creo, pour 2019, etc.) ;
  - un réseau intercontinental et transcontinental. À ce jour, il rassemble 9 pays – avec l'ajout du Pérou en 2012, de l'Argentine, en 2013, du Mexique et de la Bolivie, en 2014, de la Colombie et du Venezuela, en 2015 et du Panamá et de l'île de Ténérife, en 2017.

2. Le rôle des Chiliennes est d'ailleurs salué dès les premières lignes du texte liminaire « Nuestro agradecimiento » : « A las Asterionas, escritoras chilenas, mujeres incendiarias responsables de la chispa que inició este fuego que se propaga, por acoger a Panamá en la red de *iBasta!* » (p. 5)
3. De quoi confirmer, une fois de plus, que les révolutions féministes sur le sous-continent réussissent là où tant d'autres combats sociaux et politiques ne cessent d'échouer au moment de fédérer par-delà de strictes frontières nationales.
4. Qui aurait imaginé, par exemple, qu'une performance comme « Un violador en tu camino », orchestrée par le collectif LasTesis, aurait un tel retentissement, d'abord au Chili (on mentionnera la version LasTesis Senior qui aura rassemblé dans les rues plus de 10 000 femmes de plus de 40 ans en décembre 2019<sup>1</sup>), ensuite, faisant traînée de poudre, dans le monde entier (on en a trouvé des répliques sur les 5 continents, dans pas moins de 32 pays [Giménez Lorenzo, 2019]<sup>2</sup>), avec des traductions en français, allemand, italien, grec, portugais, basque, anglais..., et y compris en langue des signes, avec de multiples récupérations artistiques (par exemple cette version en musique métal<sup>3</sup>).
5. Raison de plus pour s'intéresser à *iBasta!* version panaméenne dont les coordinatrices affichent clairement la vocation sur la quatrième de couverture :

La escritura ha sido históricamente un acto de empoderamiento para la mujer; un acto subversivo. Con la publicación de *iBasta! 100 mujeres contra la violencia de género*, las mujeres en Panamá empuñan la palabra y responden al llamado iniciado en Chile en el 2007, cuyas réplicas en otros países han ido conformando una red solidaria sin precedentes en su tipo que busca crear conciencia y hacer visible la violencia contra la mujer en estos tiempos.

Panameñas -salvo contadas excepciones de mujeres con largos años de residencia, o activistas en el tema-, las autoras de esta compilación proponen individualmente, desde el microrrelato, la mini-ficción y la poesía, atisbos de los golpes y las muchas muertes reales o simbólicas que sufrimos todas en alguna medida, en un despliegue de mujeres rotas, mártires, solas, brujas, diosas, niñas, madres, viejas, blancas, negras, putas, santas, para ensamblar un mosaico del dolor y de la fuerza que a su vez encierra la mujer.

- 1 « LasTesis Senior: cómo la broma de hacer una versión para mayores de 40 de "Un violador en tu camino" se convirtió en un multitudinario evento en Chile », *BBC Mundo*, 5/12/2019. En ligne.
- 2 L'une des plus remarquées est certainement celle des élues en pleine séance du parlement en Turquie : « Congresistas turcas cantan "Un violador en tu camino" en medio de sesión del parlamento ». En ligne.
- 3 « Un violador en tu camino - Versión metal ». En ligne.

6. Curieusement, le Panamá est le seul pays d'Amérique Centrale à avoir jusque-là produit son *iBasta!* – un volume Nicaragua avait pourtant été annoncé il y a à présent quelques années.
7. Et curieusement aussi, plus aucun volume *iBasta!* n'est paru justement après 2017 alors que des versions étaient annoncées au Brésil, aux États-Unis, en Espagne et en Roumanie, entre autres.
8. Raison de plus pour se pencher de près sur ce *iBasta! Cien mujeres contra la violencia de género – Panamá*, à la fois pour décrire les tenants et les aboutissants de ce projet-là en particulier et, peut-être, précisément, pour découvrir là une partie des raisons de l'arrêt de l'extension du réseau *iBasta!*

### **1. L'équipe de *iBasta!* Panamá**

---

9. En premier lieu, il y a, donc, nécessairement, un groupe à la base d'un projet *iBasta!* Or, une observation de l'ensemble des volumes montre que l'identité des membres qui le composent est généralement révélatrice, plus ou moins consciemment d'ailleurs, de l'intentionnalité de chaque équipe, par-delà, ou, le cas échéant, à rebours de l'uniformisation et du lissage que suppose le respect du fameux protocole établi par les Chiliennes.
  10. Qui / que sont les compilatrices, Carolina Fonseca, Nataly Ponce, Olga de Obaldía, Danae Brugiati Boussounis, et l'éditrice, Silvia Fernández-Risco.
  11. Retenons plusieurs éléments significatifs.
    - La diversité géographique, et donc culturelle, des origines de ces cinq femmes<sup>4</sup>, au point qu'on a pratiquement là un micro-basta dans cet échantillonnage intercontinental.
    - la complémentarité de leurs compétences (en rapport avec leur formation et leur métier<sup>5</sup>) et aussi le fait qu'elles ont plus ou moins toutes une
- 4 Si Olga de Obaldía et Danae Brugiati Boussounis sont panaméennes, Carolina Fonseca et Nataly Ponce viennent du Venezuela, tandis que Silvia Fernández-Risco arrive du Mexique, toutes trois installées au Panamá depuis plusieurs années.
- 5 Nathaly Ponce est psychanalyste et donne des cours de psychologie à la Universidad Católica Santa María. Danae Brugiati Boussounis est traductrice enseignante. Carolina Fonseca et Olga de Obaldía sont avocates. On soulignera qu'Olga de Obaldía s'implique beaucoup dans l'humanitaire ; elle résume son fort engagement de cette façon : « Lo

expérience et des liens dans / avec le monde de l'édition. Sans doute cela explique-t-il en partie que ce projet-là en particulier ait pu voir le jour là où d'autres auront avorté, en Amérique Centrale notamment. Si Olga de Obaldía a participé à divers projets éditoriaux en tant que rédactrice, traductrice et correctrice, Carolina Fonseca a fondé, en 2013, avec l'écrivain Enrique Jaramillo Levi, le Foro/taller Sagitario Ediciones<sup>6</sup> : « Publicamos libros principalmente de cuento, novela corta, antologías de cuento; ello me permitió aprender del oficio, del medio literario panameño y de su literatura, especialmente de su cuentística » (entretien accordé aux auteurs de cet article, 2020), a-t-elle dit à ce sujet. Par ailleurs, elle anime des ateliers de lecture et d'écriture créative « en torno a género y violencia, y a otros temas (migración, por ejemplo); situaciones con las que puedo relacionarme como mujer migrante. » (entretien accordé aux auteurs de cet article, 2020) Quant à Silvia Fernández-Risco, elle est éditrice, avec une solide expérience dans ce domaine<sup>7</sup>, y compris pour le secteur du graphisme. Elle a fondé et dirige Modus Ludicus, qui a édité le volume *iBasta!*

- pour presque toutes, il s'agit d'écrivaines expérimentées et bénéficiant d'une certaine reconnaissance.

1) Nathaly Ponce est sans doute la moins installée dans ce domaine (elle a écrit une poignée de nouvelles dans la revue *Maga*, de la Universidad Tecnológica de Panamá), mais on remarquera que c'est justement à

bonito de trabajar en un mundo sin fines de lucro, es que hay mucha satisfacción » (Chacón, 2016).

- 6 Voici ce qu'il en est dit sur leur page Facebook : « Foro/taller Sagitario Ediciones es un proyecto didáctico-creativo-editorial que surge de la necesidad de perfeccionamiento y difusión de nuevos autores de talento; y que posteriormente desarrolla su aspecto editorial como resultado del asocio de Carolina Fonseca (novelista, escritora venezolana radicada en Panamá) y Enrique Jaramillo Levi, escritor, profesor, editor y promotor cultural panameño. Se busca propiciar, perfeccionar y promover la calidad escritural que nace del talento innato, entendiendo como fundamental la disciplina, tenacidad y oficio autocrítico en la creación y publicación de textos literarios. Este nuevo sello tiene tres colecciones: "Cuentos de taller", destinado a dar a conocer nuevos talentos formados en talleres literarios (incluido Foro/taller Sagitario, que a partir de junio de 2012 da origen a este proyecto), así como en diversos Diplomados en Creación Literaria; "Convergencias", antologías de diversa índole; y "Epifanías", nuevas obras de reconocidos autores ». <https://www.facebook.com/Sagitarioediciones/>
- 7 Elle évoque elle-même une « larga carrera profesional de más de 20 años en México, en donde tuve a mi cargo varios departamentos de publicaciones y la dirección de revistas institucionales [...] En el 2013 fundé el sello editorial Rasiri Ediciones, bajo el cual publiqué algunos títulos de poesía y de narrativa de autores panameños » (entretien accordé aux auteurs de cet article, 2020).

travers le projet *iBasta!* qu'elle vient réellement à l'écriture<sup>8</sup>.

2) Carolina Fonseca, qui parle de vocation pour l'écriture<sup>9</sup> est l'auteur de deux anthologies individuelles (2014, *A veces sucede* [titre qui lui a valu de remporter le "Premio Diplomado en Creación Literaria" en 2015] ; 2016, *Impulsos indomables a plena luz del día*) et de deux autres : *Dos voces 30 cuentos*, co-écrit avec Dimitrios Gianareas et *Cuentos compactos, minicuentos (30 de cada uno)*, co-écrit avec Enrique Jaramillo Levi.

3) Olga de Obaldía a validé un diplôme en Creación Literaria de la Universidad Tecnológica de Panamá et a publié plusieurs récits brefs dans la revue littérature *Maga* et dans des anthologies collectives, *Más que Cont-Arte* (2013) et *Los recién llegados* (2013). Elle est par ailleurs l'auteure de deux anthologies individuelles, *Almas urbanas* (2015) – pour laquelle elle a obtenu le Premio Diplomado en Creación Literaria UTP – et *Cuentos elementales* (2017) – pour laquelle elle a obtenu le Premio Nacional de Cuento José María Sánchez Borbón. La presse parle d'elle comme d'« una de las más respetadas escritoras de Panamá » (Chacón, 2016) et l'inclue dans « un interesante boom de escritoras que vive Panamá, específicamente en el género de cuentos. » (Chacón, 2016)

4) Danae Brugiati Boussounis a écrit des essais sur la littérature (une série de textes critiques rassemblés sous le titre *Textos Luminosos*, ou d'autres, publiés dans les revues *Maga* [Panamá] et *La Zebra* [El Salvador]), de la poésie (certains de ses poèmes figurent dans le volume

8 « Ante todo soy lectora, una lectora cuya pasión es la literatura escrita por mujeres. Este gusto apareció tarde, cuando comencé a estudiar una Maestría en Estudios de la Mujer y tuve el privilegio de cursar varias materias sobre arte y literatura con una profesora que, además de psicoanalista, estudió letras y es una excelente ensayista. Hasta la tarde en que Carolina me propuso hacer el proyecto juntas, siempre había sido un deseo realizar proyectos literarios, producir libros, darme el permiso de escribir y hacer pública mi escritura. Pasar al otro lado, por decirlo de alguna manera, y esta invitación fue un empuje que lo hizo posible, ya que a partir del *Basta*, he permanecido escribiendo, publiqué parte de mis diarios y he mantenido un trayecto que me ha sido muy satisfactorio a nivel personal, además de los vínculos que se han ido creando con otras escritoras, editoras, librerías, etc. » (entretien accordé aux auteurs de cet article, 2020).

9 « Siempre tuve vocación literaria; una vocación temprana que comenzó a cristalizar tardíamente. La ruptura que implica migrar -salí de Venezuela en el 2008 y vivo en Panamá desde el 2011- me permitió dedicarme a explorar esa vocación con cierta disciplina y desde diversos ángulos » (entretien accordé aux auteurs de cet article, 2020).

*Antología 26 lágrimas de luz* [2018] et dans une anthologie en anglais, *Extreme* [2018]) et, surtout, de la fiction brève, avec trois anthologies individuelles : *Pretextos para contarte*, 2014 ; *En las riberas de lo posible* ; *La noche de los cocuyos*, 2019). Voici le rôle qu'elle assigne à la littérature :

Creo, además, que la literatura es una herramienta indispensable para crear conciencia de un pasado que nos dé la dimensión de lo que somos como comunidad humana que se ha desarrollado en un territorio determinado, el aprovechamiento de dicha experiencia mediante la selección de autores y obras claves del patrimonio nacional y crear un bagaje cultural que debe ser difundido y exaltado durante la etapa escolar de manera que la comprensión de los textos nacionales y la experiencia estética pasen a ser objetivos compartidos tanto por la primaria como la secundaria » (Orocú Mojica, 2019).

5) Silvia Fernández-Risco, elle, est notamment l'auteur de trois recueils des nouvelles, *Volar y otros cuentos* (2015), *Música de las esferas* (2010) et *Laberintos y reflejos* (2020).

- leur attachement et leur pratique aux / des formes brèves. Outre, on l'a vu, qu'elles ont toutes écrit et publié des formes brèves, exclusivement des formes brèves pour certaines, on soulignera que Carolina Fonseca a œuvré pour la promotion des formes brèves en Amérique latine. On lui doit les volumes *Escenarios y provocaciones. Mujeres cuentistas de Panamá y México* (2014), coordonné avec l'écrivaine mexicaine Mónica Lavín et *Resonancias. Cuentos breves de Panamá y Venezuela* (2016), coordonné avec le critique et écrivain vénézuélien Joel Bracho Ghersi.
- leur intérêt commun pour la question des violences exercées contre les femmes. Carolina Fonseca a déclaré à ce sujet :

[...] crecí en una familia de mujeres de valores conservadores que orbitaban alrededor de un hombre -mi padre-, hombre que cumplía cabalmente con los mandatos culturales de ser un buen proveedor, valiente protector, viril. En nuestra familia [...], la ausencia del hijo varón era una broma entre mis padres, él corría las grandes aventuras en la vida y mi madre permanecía en la casa, ambos se encontraban muy cómodos en sus roles. Sin embargo, mi madre repetía que Dios tenía que ser hombre, porque todas las ventajas se las había dado a ellos, y yo me estrené como lectora con una colección de libros de aventuras de un grupo de chicos capitaneados por una chica que se hacía pasar por varón para ser autoidad. [...] estuve lejos de experimentar maltrato en mi niñez, tampoco en mi juventud ni después, pero crecí con una clara consciencia de que había nacido "mujer" y que eso suponía una serie de límites. Esa problematización de mi género, aunque no sea un tema recurrente, permea mi escritura, por una parte, y por la otra, orientó mi interés hacia ciertos proyectos literarios [...], el empen-

der un proyecto como el *Basta* en Panamá con la intención de transformar la publicación de un buen libro -literariamente hablando- en herramienta de trabajo comunitario... (entretien accordé aux auteurs de cet article, 2020).

12. Sur ce volet, Danae Brugiati Boussounis et Nathaly Ponce ont mené une réflexion historique et / ou théorique. La première a signé un important essai sur les femmes, *Mestizaje: Mujeres y Mitos*, qui lui a valu de recevoir le Premio Nacional de Literatura Ricardo Miró 2019 dans la catégorie des essais<sup>10</sup>. La seconde a écrit un certain nombre de textes dans le cadre des études de genre, notamment dans la *Revista Venezolana de Estudios de la Mujer*, et a expliqué :

Me gradué de Licenciada en Psicología en Caracas, y mi tesis de grado fue sobre salud mental en mujeres víctimas de violencia. Este tema fue una elección muy particular, a partir de la historia de mi abuela materna y de la reflexión sobre algunas relaciones de pareja que no terminaron en golpes, pero que no por ello están exentas de violencia. Uno de los lugares que nos abrió la puerta para hacer la investigación -la primera sobre violencia con perspectiva de género en la Escuela de Psicología hasta ese entonces- fue el Centro de Estudios de la Mujer de la UCV, a pesar de que yo estudiaba en una universidad privada, la Universidad Católica Andrés Bello. En ese lugar me sentí como en casa, y al terminar la investigación pregunté si había un cargo disponible; había mucho trabajo, pero no había pago posible, así que intercambié estudios en el área de género por horas de trabajo, de asistencia psicológica a mujeres víctimas de violencia. Tuve el privilegio de formarme académicamente con mujeres que fueron pioneras en la construcción de casas de acogida, la redacción de la ley, el ministerio de la mujer, entre otras cosas y eso me apasionó durante mucho tiempo, a pesar del efecto de trabajar en esa área, de la crudeza de los relatos, etc. Trabajé allí por muchos años, y eso dio paso a otros trabajos cuyo eje central era el trabajo con mujeres, adolescentes o niñas y niños, en situación de riesgo o con condiciones específicas que requerían de atención multidisciplinaria e institucional. En ese trayecto realicé mis estudios de postgrado en Estudios de la Mujer en la misma UCV, mientras mantenía mi formación como analista en la Escuela de Psicoanálisis de los Foros del Campo Lacaniano. Este recorrido cesó cuando llegué a Panamá, ya que la psicología es una carrera reservada para nacionales y la inserción en el mundo laboral no siempre es fácil. Tras varios años logré una plaza en la Universidad Católica Santa María la Antigua de la Ciudad de Panamá y allí dicté varias veces una electiva con enfoque de género, también pionera en la universidad... » (entretien accordé aux auteurs de cet article, 2020).

13. On remarque que s'il est stipulé qu'« En el equipo de trabajo debe considerarse la participación paritaria de género<sup>11</sup> », il s'agit d'un groupe entièrement féminin – à l'instar, précisons-le, de ce qu'il s'est passé dans la

<sup>10</sup> Le jury ayant estimé : « este trabajo constituye un esfuerzo meritorio de investigación histórica encaminado a develar el papel de las mujeres en los procesos culturales y de poblamiento del Nuevo Mundo, con especial énfasis en el Caribe y América Central ».

<sup>11</sup> « En el equipo de trabajo debe considerarse la participación paritaria de género », protocolo *Basta*, Comité Editorial Asterión.



plupart des pays, puisque seuls l'Argentine (avec la participation active de Fabián Vique et Leandro Hidalgo : « la participación y el trabajo de los dos hombres [...] del equipo de edición de los “Basta” argentino fue igual que el de nosotras (Miriam Di Gerónimo, Sandra Bianchi y yo » [entretien accordé aux auteures de cet article, 2020], a déclaré Amor Hernández) et le Mexique (René Avilés Fabila s'est occupé de l'essentiel du travail, avec la collaboration d'Elsa Muñiz, alors responsable du comité éditorial de la colección « Gato encerrado » de l'Universidad Autónoma Metropolitana-Unidad Xochimilco qui a édité le volume) satisfont cette exigence.

14. Ce qui, au passage, pourrait poser la question de fond sur la mixité ou non-mixité dans *iBasta!*
15. Sont-elles vues par les organisatrices comme purement factuelles et anodines ?
16. L'implication masculine leur apparaît-elle comme un acte politique en soi ? On évoquera ici les propos de Meynaud, Fortino et Calderón :  
... sur la lancée du renouveau des luttes féministes des années 1970, la promotion de la mixité était pensée comme un élément indispensable de toute politique de défense de l'égalité des sexes. Ainsi, qu'il s'agisse des champs scolaire, politique et professionnel, la réalisation de la mixité devait constituer une sorte de témoin du recul de la domination masculine » (Meynaud, Fortino, Calderón, 2009 ; 15-33).
17. Considèrent-elles qu'elle est indispensable pour ne pas risquer de « disqualifier » le projet ?
18. Ou alors, sur l'autre versant, est-elle jugée néfaste pour la cohésion du collectif ?
19. Concernant l'Argentine, la réponse d'Amor Hernández est claire : « [...] Fueron participaciones “premeditadas”, ellos al igual que Sandra Bianchi y yo fuimos convocados o invitados por Miriam Di Gerónimo para hacer el proyecto » (entretien accordé aux auteures de cet article, 2020).
20. Elle explique par ailleurs :  
Me parece que la participación de los hombres en los proyectos de *Basta* ha sido fundamental no solo como escritores y su mirada “estética”, cuando leíamos y valorábamos las microficciones, sino también porque creo que se sienten responsables (de nuestra historia machista y patriarcal) y están comprometidos con nuestra lucha por la erradicación de la violencia contra la mujer (entretien accordé aux auteures de cet article, 2020).

21. Quant à l'argument que la présence des hommes pourrait délégitimer le projet, elle le balaie catégoriquement :

[...] sinceramente, me parece un poco insólita la pregunta, no sé, creo que tanto las mujeres como los hombres debemos decir ¡Basta de violencia contra las mujeres! cada vez que sea posible y por los medios que sean necesarios, creo que es un compromiso de todo ser humano que no ha escapado del patriarcado (entretien accordé aux auteurs de cet article, 2020).

22. Interrogée sur le sujet pour volume panaméen de *iBasta!*, Caroline Fonseca a concédé certains bénéfices de la non-mixité :

Parte del encanto fue tejerlo entre mujeres, pero no “para mujeres”. Además, tuvo sus ventajas (y esta es una opinión personal); las mujeres se sumaron con especial entusiasmo al proyecto, y eso fue un ingrediente importante (tengo para mí que no hubiera pasado así con ellos -en el sentido que hubiera sido un proyecto más-; las reacciones de los hombres escritores al saber del proyecto tiende a tibia y, en los inicios, escéptica: “no lo van a lograr”») (entretien accordé aux auteurs de cet article, 2020)

23. Mais Nataly Ponce, elle, semble préférer s'en tenir à une position plus mesurée ou, peut-être, plus prudente :

El *Basta Panamá* se realizó solo con mujeres, desde sus compiladoras hasta su diseñadora y sello editorial, perteneciente también a una mujer. Esto es una decisión deliberada, que sí puede hacerse y con altísima calidad. Sin embargo, de ninguna manera consideramos que la participación masculina, de hombres más bien, puede afectar la cohesión del colectivo o el proyecto en sí. Este proyecto lo pensamos y lo llevamos a cabo de esta forma, pero hemos pensado en otros proyectos que incluyan hombres, en la conformación del proyecto o como escritores también. Por otro lado, en varios de los talleres que hemos realizado en la segunda fase del proyecto han participado hombres y adolescentes, diversas masculinidades, de manera excelente y nutritiva. Un ejemplo que me resultó maravilloso fue el taller que se realizó con estudiantes de los últimos años de secundaria de una escuela privada en Ciudad de Panamá, que tuvo también una parte práctica de escritura creativa y el resultado fue fantástico con los diversos grupos de jóvenes. Para nada lo considero descalificatoria, al contrario, considerar que es descalificatorio que un proyecto literario haya sido realizado solo por mujeres es perpetuar la violencia, y además, el que sea hecho por mujeres no significa que sea solo para mujeres (entretien accordé aux auteurs de cet article, 2020).

24. S'il ne s'agit pas ici de créer la polémique – car, à l'évidence, la non-mixité dans les luttes féministes fait visiblement (encore) polémique (Zünd, 2019) – et si, nous ne l'ignorons pas, cette question prend une dimension particulière pour certaines dans le contexte latino-américain (Sardiña, 2020) –, on remarquera tout de même qu'aucun collectif *iBasta!* ne s'est exprimé sur le sujet « spontanément »..., qu'en effet, c'est seulement lors

d'entretiens avec les auteures de cet article, en 2020, que les coordinatrices argentines se sont défendues avec véhémence (comme si, pour elles, la question était saugrenue) de leur choix de la mixité, tandis que les Panaméennes, elles, reconnaissent avoir jugé utile de rester entre femmes, y compris poser cela comme un choix, tout en s'empressant visiblement de « rassurer » en précisant, implicitement, mais on saura lire entre les lignes, qu'il ne faut pas voir là une quelconque forme de misandrie ou, surtout, imaginer qu'elles pourraient prôner le séparatisme au moment de mener des combats pour les droits des femmes... La distinction qu'établit Fonseca n'est absolument pas neutre : « Parte del encanto fue tejerlo entre mujeres, pero no "para mujeres" ». Cela signifie-t-il que pour mener à bien un projet de cette nature et, surtout, pour espérer lui donner une réelle ampleur et un véritable impact (en obtenant une large adhésion de la population), il s'agit de ne surtout pas paraître trop « radicales » en « s'aliénant » les hommes – partant du principe, déjà discutable, qu'exclure les hommes de ces moments de lutte et / ou de militance serait assimilable à de la misandrie, reviendrait à se les aliéner, voire à les braquer et, à terme, à générer davantage de violence à l'égard des femmes ? Il y a-t-il là la reconduction de la fameuse stratégie du politiquement correct consistant à ne pas faire de vagues ? Et, plus étonnant encore, est-ce à dire que les destinataires de ces textes sont moins les femmes, qu'il s'agirait d'amener à la conscience de soi et, au besoin, à la révolte, quoi qu'il en coûte, que, finalement, les hommes – « no "para mujeres" » –, qu'il faudrait réussir à convaincre, au besoin par la supplication misérabiliste / compassionnelle, à travers toutes sortes de formes de victimisation des sujets féminins (ce qui est directement et explicitement le cas de 70 % des textes dans le volume panaméen. On donnera quelques exemples représentatifs : « Parturiens » [p. 20], de Mariafelli Domínguez S.<sup>12</sup> ; « Ruta de atención » [p. 48], de Luz Lescure<sup>13</sup> ; « Fue mi

12 « La madre apura el paso, de momento olvida que tres niños la siguen. El más pequeño, tropieza, cae, resbala, cae, se levanta, sigue, gime, dice mamá, mamá, mamá. La madre camina, rápido, no puede detenerse, se acaba el tiempo. Seis, cuatro y dos años, todos varones.

–Apúrate que nos deja mamá. Las lágrimas—mocos—baba se mezclan y se riegan por las caras llorosas, los pies cenizos empiezan a sangrar. La madre no se puede detener, ojalá sea niña para que me ayude. Un rastro de agua comienza a dejar la madre.»

13 « A mi mamá la encontraron colgada del palo del centro del rancho donde vivimos. Dicen que se suicidó. Pero yo estaba escondida detrás del viejo baúl de ropa y lo vi todo. No voy a decir nada pues, ¿cómo voy a denunciar a mi propio papá? Dicen que es de lo peor que puede hacer una hija. Él la mató y luego, después de un rato, la colgó del palo de la casa y fue corriendo a buscar ayuda.

Vinieron dos señores, la descolgaron y, entre las lágrimas de mi papá, declararon que

culpa » [p. 50], de Nelva Marissa Araúz Reyes<sup>14</sup>; « Antes y después » [p. 67], de Berna Calvit<sup>15</sup>; « Segunda persona » [p. 127], d'Isabel Burgos<sup>16</sup>), de renoncer à la violence de genre, avec l'argument qu'un homme ne doit pas brutaliser une femme parce qu'elle pourrait être sa mère (13 nouvelles sur 100<sup>17</sup>), sa sœur, son épouse (25 sur 100<sup>18</sup>), sa petite amie (15 sur 100<sup>19</sup>) ou sa fille (13 nouvelles sur 100<sup>20</sup>) ? Ce qui donne un total de 66 textes. La question qui en découle est aussi logique qu'inquiétante : qu'en est-il, alors, des autres, de celles qui ne sont ni mère, ni sœur, ni

seguramente se había suicidado. Yo no salí de detrás del baúl hasta la noche, a la hora en que llegaron unas señoras viejas a arreglar la velación y el entierro.

Vivimos en las Verapaces, lejos de cualquier poblado. A nuestro rancho se llega por un caminito de a pie. Mi mamá se casó con mi papá cuando tenía catorce años. Cumplió 29 el mes pasado.

Somos cinco hermanos pues el sexto, que nació hace seis meses, murió al nacer y ella quedó muy débil y pálida. Y también triste.

Mi papá nos pegaba a todos con el lomo del machete, incluso a mi mamá, siempre, cuando él tomaba ese alcohol barato que le envenenaba la sangre.

Le pregunté un día que por qué se dejaba y no se defendía o lo envenenaba con raíz de chiltepe, como decía nuestra vecina entre carcajadas... que la raíz de chiltepe no deja huella. Mamá me dijo que había ido al pueblo a hablar con el cura para pedir su sabio consejo y que él le había dicho: "Hija, persevera, ya se le pasará a él y esa es tu carga. Preservar el matrimonio por encima de todo; eso manda la Santa Madre Iglesia y Dios".

Yo no creo que Dios se meta en estas cosas, ni que sea tan malo.

¡Tengo miedo, mucho miedo! »

- 14 « Tic tac, tic tac. Faltan quince minutos para que llegue. Segundero, por favor ¡detente! O no me dará tiempo de arreglar el trozo de carne que me ha quedado color asfalto. Debí aguardar como un real centinela en la cocina. ¡Me lo advirtió la última vez! Le gusta ver el color carmesí en el plato y sentir la mezcla de fluidos en su paladar.

Tic tac, tic tac. Cinco y cincuenta y cinco. ¡Es mi culpa! ¿Qué le diré? ¿Que el nubarrón que se pintó en el cielo mojaría la ropa si no la recogía? ¡No es excusa! Debí preverlo. ¡No puedo decirle eso!

¡Ni siquiera tengo otra para reemplazarla. ¡Voy al súper! Pero ¿si no me encuentra cuando llegue?

Tic tac, tic tac. Son las seis. ¿Habrá bajado la temperatura? Qué frío se siente de pronto. ¡El cerrojo! María Purísima, que no sea tan fuerte esta vez. »

- 15 « Se mira las uñas recortadas hasta casi sangrar. En el piso reluciente los mechones de la hermosa cabellera arrancados a tijeretazos rabiosos. El lápiz labial le mancha las mejillas, la barbilla, los ojos. Antes, antes él le besaba las manos y la boca. Y le gustaba acariciar sus cabellos. »

- 16 « No me dejes, Renán. No te vayas luego de que discutimos por una tontería. No tires la puerta y des reversa al carro, haciendo chirrear las llantas. No vuelvas a media noche ni entres al cuarto con sigilo. No te bañes antes de acostarte, no rompas los papelitos que hay en tus bolsillos, no los tires a la basura. No me mires con esos ojos cuando te reclamo, Renán. No me digas que hago de tu vida un infierno. No llegues cada vez más tarde a casa, no te muestres ausente, no borres los chats de tu celular, no te avergüences de mí. No apagues mi ipod ni me digas que Mercedes Sosa es música de hippies trasnochados. No me desprecies, no te transformes, no te desapegues, no me mates dejándome, Renán, y si me matas, no me llores, hijodeputa. »

épouse et ni fille ? Cela signifie-t-il que dans leur cas à elles, les violences exercées n'ont pas le même statut, pas la même valeur ? Et qu'elles seront protégées grâce aux mères, grâce aux épouses, grâce aux petites amies et grâce aux filles... ou alors qu'elles doivent se dépêcher de devenir l'une ou l'autre de ces catégories, qui, finalement, les situent à l'égard d'un ou de plusieurs hommes. Cela soulève évidemment une interrogation de fond sur l'ambiguïté et les limites de ces opérations de *conscientisation* « grand public ». En particulier quand, dans les contenus, elles présentent un

- 17 cf Alba de Obaldía, « Bestial » (p. 18) ; Rella Rosenshain, « Una madre que no fue hija » (p. 19) ; Mariafelli Domínguez S., « Parturiens » (p. 20) ; Shantal Murillo, « Un parto » (p. 24) ; Gloria Melania Rodríguez Molina, « La boca del pez que muere » (p. 25) ; Mónica Guardia, « Milagros de la Fe » (p. 26) ; María Mercedes de la Guardia De Corró, « Felices » (33) ; Gina Paola Stanziola, « Pura mala suerte » (p. 47) ; Luz Lescure, « Ruta de atención » (p. 48) ; Roxana Muñoz Nascimento, « La consulta » (p. 52) ; Silvia Fernández-Risco, « Dos más dos » (p. 79) ; Edilia Camargo Villarreal, « Los colores de la montaña de Ruanda » (p. 144) ; Margarita Vásquez, « ¿Quién tira la primera piedra? » (p. 156).
- 18 cf Paola Schmitt, « Qué duro » (p. 34) ; Cheri Lewis, « Futuro » (p. 35) ; Mirie de la Guardia, « En punto » (p. 36) ; Dalia Peña Trujillo, « "Del dicho al hecho..." » (p. 37) ; Yolanda Hackshaw, « Sobre cascaritas de huevos (fragmento) » (p. 40) ; Mónica Durán, « Amelia » (p. 44) ; Nelva Marissa Araúz Reyes, « Fue mi culpa » (p. 50) ; Déborah Yael Wize David, « El primer animal domesticado por el hombre » (p. 53) ; Geraldine Isabel Emiliani Sánchez, « Calma Soledad » (p. 66) ; Berna Calvit, « Antes y después » (p. 67) ; Orit Btresh, « Entre la luz y la sombra » (p. 86) ; Corina Rueda Borrero, « I can feel » (p. 110) ; Berly Denisse Núñez Pitty, « La leche es mejor fría » (p. 116) ; Evelyn Lozano Pinzón, « Me pierdo de su mundo » (p. 119) ; Sonia Yariela Valenzuela, « Tengo » (p. 124) ; Rose Marie Tapia, « Te devuelvo las flores » (p. 126) ; Isabel Burgos, « Segunda persona » (p. 127) ; Damaris E. Serrano G., « El hijoeputa » (p. 128) ; Lucy Cristina Chau, « Adioses a las diosas » (p. 136) ; Rosa María Britton, « Testimonio » (p. 138) ; Enithzabel Castellón Calvo, « Invisible » (p. 142) ; Yolanda Ríos de Moreno, « Paz » (p. 147) ; Marti Ostrander, « Te juro que no vuelve a pasar (Basado en una historia de la vida real) » (p. 148) ; Heidi Saavedra Pérez, « De Neruda y otros malentendidos » (p. 152) ; Urania Atenea Ungo M., « Muerte... inicio » (p. 157) .
- 19 cf Giovanna Benedetti, « Dolores Garbo habla (fragmento) » (p. 59) ; Jennie Barb, « El sueño » (p. 69) ; Leila Milipour, « Whatsapp de la culpa » (p. 70) ; Thatiana Pretelit S., « El negocio » (p. 73) ; Praxda Zohara, « Tatuaje » (74) ; Piky Zubieta, « Identidad » (p. 97) ; Danae Brugiati Boussounis, « La culona » (p. 101) ; Beatriz Valdés S., « Desolación » (p. 107) ; Gloria Young, « No lo quiero » (p. 108) ; Arabelle Jaramillo, « Abundancia » (p. 120) ; Ileana Pérez Burgos, « Así de mal » (p. 121) ; Esther M. Arjona, « Silencio cómplice » (p. 122) ; María Laura de Piano, « Mariposas negras » (p. 134) ; Isabel Herrera de Taylor, « Delirio » (p. 139) ; Ela Urriola, « Tú, el vándalo » (p. 140).
- 20 cf Lil María Herrera C., « Menarquía » (p. 15) ; Gloriela Carles Lombardo, « La galleta » (p. 16) ; Gloria Guardia, « Esa conga siniestra » (p. 29) ; Elsie Muñoz C., « Las niñas » (p. 38) ; Ana Inés Cerrud, « Amores que matan » (p. 42) ; Ana Elena Porras, « Conspiración » (p. 46) ; Ana Lorena Sánchez Otero, « Sin una parte de sí » (p. 41) ; Yadyra Yáñez de Paz y Miño, « La vaca muerta » (p. 62) ; Maribel Wang, « El padre » (p. 82) ; Ilka Zapata, « La paz en la ausencia » (p. 85) ; Judith Corro, « Entre comillas » (p. 94) ; María del Socorro Robayo Pérez, « "Calladita..." » (p. 102) ; Katia

évident lissage des représentations et des discours. Ce qui, de notre point de vue, est en bonne partie le cas de ce *iBasta ! Panamá*. Pour preuve, un autre élément significatif : alors que dans la version chilienne, 21 femmes passaient à l'acte pour mettre leur conjoint violent hors d'état de nuire, d'une manière ou d'une autre, y compris par l'élimination physique, il n'y en a qu'une seule dans la version panaméenne. Il s'agit du texte de Danae Brugiati Boussounis, intitulé « La culona<sup>21</sup> »... et encore, cela ne se fait qu'allusivement, c'est-à-dire sans description de la violence et du passage à l'acte. Est-ce un hasard, d'ailleurs, si cette auteure-là en particulier est l'une des rares à avoir une production théorique sur le genre et la violence de genre ? Tout juste Urunia Atenea Ungo M. envisage-t-elle « vaguement », dans son texte intitulé « La muerte... un inicio » : « ¡Solo con tu muerte puedo yo pensar y decidir por mí misma?! » (p. 157). Que faut-il en déduire ? Tandis que d'autres préféreront s'en remettre à leur psychologue pour régler leur « problème » « personnel » (voir « El mal-amar » [p. 87], de Francesca Arrocha Cigarruista), ou d'autres, encore, pas moins de trois, se retireront « discrètement » du jeu en se suicidant – cf Sonia Elhers, « Me los tragué » (p. 39), Alondra Badano, « Suicidio » (p. 133) et Enithzabel Castrellón Calvo, « Invisible » (p. 142) – les deux derniers étant intégrés dans une section de l'anthologie baptisée « Morir-se » et placée à la fermeture de l'ensemble. Est-ce donc sur ce message-là qu'il faut rester ? À y regarder de près, sur la vingtaine de textes seulement qui les envisagent le plus clairement<sup>22</sup>, la « résistance » et la « rébellion » prennent la forme de

Malo, « Silencio » (p. 105).

21 « La culona

El bullerengue alborota la noche. Ella baila, sensual y alegre. El macho la ronda, la busca, se la lleva...

—Culona rica, ahora eres mía.

Luego, ella descubre que es cojo. Él, que ella es excelente cocinera y pone un restaurante en Panamá, Calle H. Su mal empeoró y desde la silla de ruedas sigue gritando Culona esto y lo otro.

—Ah, sabroso este mondongo a la culona. Tiene tu nombre, ese que te di cuando te tendí en el playón del río.

El descontento a fuego lento arde bajo el coqueto amarre femenino que sujeta su pelo cuscú.

Ayer, el periódico decía: “De los escombros del incendio del restaurante La Culona en calle H sacaron los restos irreconocibles del dueño quien quedó atrapado en su silla de ruedas”.

Al obtener su boleto de vuelta a casa », Danae Brugiati Boussounis, « La culona » (p. 101).

22 Alba de Obaldía, « Bestial » (p. 18) ; Lissete E. Lanuza Sáenz, « Ser » (p. 21) ; Gloria Guardia, « Esa conga siniestra » (p. 29) ; Ana Lorena Sánchez Otero, « Sin una parte de sí » (p. 51) ; Berna de Burrell, « Somos lo que les falta » (p. 57) ; Mariela Aragón Chari,

strictes menaces compensatoires – dans « Bestial », de Alba de Obaldía, une mère violée prévient qu'elle coupera les mains aux hommes qui s'approcheront de ses filles ; dans « Ser », de Lissete E. Lanuza Sáenz, la jeune femme déclare qu'elle plantera ses dents dans la main de celui qui veut la violer. Comment ne pas en déduire qu'il s'agit de polir l'image des femmes pour, en effet, ne pas « effrayer », pour ne pas « rebuter » et, sans doute aussi, pour ne pas entachée leur sublime « féminité » passive et sacrifiée ? N'est-ce exactement l'interprétation terriblement ambiguë que l'on peut faire de l'illustration de couverture du volume ? Il s'agit d'une photo de la sculpture de l'artiste Xenia Judith Saavedra intitulée « Venus ».



*Illustration de couverture.*

« Manifiesto a la vagina » (p. 84) ; Orit Btesh, « Entre la luz y la sombra » (p. 86) ; Francesca Arrocha Cigarruista, « El mal-amar » (p. 87) ; Judith Corro, « Entre comillas » (p. 94-95) ; Danae Brugati Boussounis, « La culona » (p. 101) ; María del Socorro Robayo Pérez « “Calladita...” » (p. 102-103) ; Jaqueline Levy, Sans titre (p. 112) ; Berly Denisse Núñez Pitty, « La leche es mejor fría » (p. 116-117) ; Evelyn Lozano Pinzón, « Me pierdo de su mundo » (p. 119) ; Ileana Pérez Burgos, « Así de mal » (p. 121) ; Esther M. Arjona, « Silencio cómplice » (p. 122) ; Rose Marie Tapia, « Te devuelvo las flores » (p. 126) ; Damaris E. Serrano G., « El hijoeputa » (p. 128) ; Amalia Aguilar Nicolau, « La fotografía » (p. 129) ; Urania Atenea Ungo M, « Muerte...inicio » (p. 157).

25. Silvia Fernández-Risco a expliqué « Con el comité editorial, seleccionamos la obra “Venus”, porque, además de su belleza, transmite la idea de una mujer “emergiendo”, liberándose, gritando ¡Basta! » (entretien accordé aux auteurs de cet article, 2020). En dehors du peu d’inventivité que cela nous semble manifester (confirmée par le choix d’un oiseau en quatrième de couverture, parce que, toujours pour Silvia Fernández-Risco, « El ave es un detalle de una pintura de la misma Xenia. Quise colocarlo porque para mí el ave es símbolo de libertad, de volar y alejarse de las situaciones que nos hacen daño » (entretien accordé aux auteurs de cet l’article, 2020), n’y a-t-il pas là, au minimum, de la maladresse à afficher précisément la déesse de l’amour, de la séduction et de la beauté féminine dans la mythologie romaine en couverture d’un volume prônant l’arrêt des violences concrètes ou / et symboliques exercées depuis toujours contre les femmes, parmi lesquelles l’enfermement dans les clichés et les stéréotypes sexistes hérités de la pensée, de la culture et de la production artistique dans leurs versions les plus classiques et les plus significatives d’un système de valeurs hétéro-patriarcal ? N’y a-t-il pas pléthore d’images iconiques, y compris d’une/de femme(s) – s’il faut absolument qu’une femme figure en couverture –, issues de la pensée, de la culture et de la production artistique de créatrices et de créateurs ayant d’autres représentations et d’autres discours à porter qui auraient pu avantageusement servir ici le propos *¡Basta!* ? Mais, effectivement, Silvia Fernández-Risco ne peut être plus claire quand elle affirme qu’il s’agissait d’allier la beauté à la révolte... Indispensable beauté, donc. Quelle beauté ? Quelle révolte ? Une beauté nue et offerte au regard, évidemment nue, évidemment offerte au regard... dans une position qui peut certes évoquer « una mujer “emergiendo”, liberándose, gritando ¡Basta! », mais aussi – nouvelle ambiguïté – la souffrance d’un corps passif présenté – attaché ? – et résigné au sacrifice...
26. Pour comble, de notre point de vue, les cris de protestation et de révolte les plus véhéments que l’on entend dans le volume ne sont pas adressés aux hommes, mais aux femmes elles-mêmes, de nouveau mises sur le banc des accusés, de nouveau condamnées, de nouveau violentées. Dans « Esa conga siniestra » (p. 29), de Gloria Guardia, une jeune femme invective les femmes de sa famille : « ¡Basta ya de esclavitud, opresión, tiranía! » ; « Entre la luz y la sombra » (p. 86), d’Orit Btsh, dénonce l’éducation machiste dispensée par certaines femmes à leurs enfants ; dans « Calladita... » (p. 102-103), de María del Socorro Robayo Pérez, les



reproches sont adressés par une jeune narratrice à sa grand-mère, reconductrice, selon elle, d'un discours patriarcal. N'est-ce pas problématique ?

27. D'aucunes et d'aucuns pourraient légitimement voir là une édulcoration stratégique / politique..., des concessions pour que les femmes ne soient pas perçues comme violentes, comme une menace, comme dangereuses... et comme appelant un ordre des choses suffisamment déréglé et différent pour être révolutionnaire. Sont-elles écoutables à ce prix ? La passivité et la compassion sont-elles décidément leurs meilleures armes dans la lutte contre la violence de genre ?
28. Il va de soi qu'il ne s'agit pas pour nous de minimiser les expériences individuelles qui ont donné lieu à ces récits..., mais, incontestablement, les portraits des femmes qui se dégagent d'une lecture continue de ces textes, c'est-à-dire si on les lit par-delà leur discontinuité, construisent un schéma particulier, en fin de compte assez peu novateur, et modestement transgressif... restreignant fortement et encadrant étroitement la possibilité et les moyens de la révolte – avec tous les problèmes que cela pose en rapport avec l'ambition d'un tel projet, en effet, *a fortiori* pour une publication de 2017. Or, cette impression qu'il y a une volonté des compilatrices de maîtriser et de verrouiller l'image générale qui se dégagera des femmes évoquées, de leurs prises de parole et de leurs discours nous semble confirmée, d'une part, par une revendication faussement anodine présente dans le prologue : « ... la abierta intención de provocar metalecturas de un texto mayor » (p. 9) ; d'autre part, par cet élément crucial, et également inédit dans *iBasta!* qu'est le classement puis l'ordonnancement des textes dans des parties. Sur quoi repose l'idée des compilatrices à ce sujet et en quoi consiste leur objectif ?
29. Les textes sont effectivement classés dans des chapitres aux titres « thématiques », en relation directe avec des questions (supposément) « féminines » – « Dolores de parto » (p. 13) ; « (Mal) educadas » (p. 31) ; « Desgracias del bello sexo » (p. 55) ; « Pensar-se » (p. 77) ; « Con voz propia » (p. 99) ; « Rupturas » (p. 113) ; « Morir-se » (p. 131) – qui composent un processus en 7 étapes décrivant les 7 moments de la création des femmes en tant que sujet à ses différents âges et dans ses différentes assignations. On part d'une première naissance et on aboutit à une mort et une renaissance symboliques. Or, placés l'un à côté de l'autre, ces titres indiquent en quelque sorte à la lectrice une marche à suivre pour prendre la mesure de

l'oppression subie par les femmes et, à travers cela, chacune doit apprendre à se re-penser en tant que sujet femme et en tant que sujet tout court pour trouver sa voix propre... briser les structures-chaînes de la soumission et laisser mourir la femme victime en elle pour se libérer. Les définitions qui étaient chaque partie visent à renforcer cette position discursive clairement didactisante. Il s'agit justement de contre-définitions, systématisées et formulées de la même façon : toutes s'appuient sur le *Diccionario de la Real Academia de la lengua*, l'ouvrage faisant supposément autorité en matière de norme, au-delà, évidemment, du seul lexique. La disposition et le graphisme de ces contre-définitions sont volontairement calqués sur celle et celui du dictionnaire, pour en prendre visiblement le contre-pied et à leur tour faire norme, autrement. Prenons, par exemple, la définition du terme « Parto », placée en tête du chapitre « Dolores de parto ». Dans le *Diccionario de la Real Academia Española*, « Parto » est décrit comme « acción de parir » et « Parir » comme « Dicho de una hembra de cualquier especie vivípara: expeler en tiempo oportuno el feto que tenía concebido ». Dans *iBasta!*, cela devient : « Capacidad de dar vida, más allá del propio cuerpo, y que siempre conlleva un dolor subjetivo. » On le comprend, le sujet est bel et bien replacé au cœur de la réflexion et du champ des représentations. Dans une étude plus générale sur le projet *iBasta!*, nous avons déjà relevé que :

De même, quand le DRAE dit : “Dicho de una cosa: Producir otra”, *iBasta!* dit : “Dicho de una mujer: que puede parir una producción intelectual por su genio, además de parir un ser” et s'achève de manière là aussi beaucoup moins strictement informative : “Deseo o no de parir, porque es un hecho importante. Mujer no es solo madre” » (Lepage, Fernandez ; 2018).

30. Sur ce point précis, la version panaméenne écrit par conséquent la subversion dans cette décodification des définitions dominantes et structurales, ou imposées comme telles. La transformation du lecteur doit passer par là, en premier. Et dès lors, quand, par le mouvement de renaissance généré par le chapitrage de l'anthologie, il abordera les textes, il le fera supposément depuis de nouvelles fondations, pour la langue et pour la pensée. Dans cette optique, les textes « compassionnels » auront servi de base pour l'« empouvoirement ». La démonstration aura théoriquement d'autant plus de poids que ladite re-codification s'appuie sur des « maîtresses à penser ». Dans la définition de « educar » (du chapitre « (Mal) educadas » [p.31]), une référence est stratégiquement ajoutée, pour donner davantage d'autorité au propos : « Crianza, enseñanza y doctrina que se da a las niñas para

ser una “mujer”. cf. Simone de Beauvoir, 1949: No se nace mujer, llega una a serlo ». Dans la définition de « sexo » (du chapitre « Desgraciadas del bello sexo » [p. 55]), on lit, cette fois : « No sin él. cf. Marguerite Duras, 1994: No se puede escribir sin la fuerza del cuerpo. ». C’est Berna de Burrell qui fait autorité dans le chapitre « Pensar-se » (p. 77) et pour la définition du concept de « ser pensante » (« Todo gesto o acto de lenguaje que pone de manifiesto la capacidad de cuestionarse y cuestionar al otro. cf. Berna de Burrell, 2016: Incongruencia »). De même, on reprend une citation de Virginia Woolf dans la définition de « voz », pour le chapitre « Con voz propia » (p. 99). Des références-héritages qui donnent le ton de cette re-fondation, re-construction et pose l’affirmation qu’il y a eu des « grands hommes » et des « grandes femmes » pour penser et représenter la société... et qu’à ce titre, il est temps de voir ce que donne la réalité depuis leurs voix à elles.

31. On comprend la démarche et on mesure la portée qu’elle peut avoir. Néanmoins, la force évocatrice et suggestive de cette série d’anthologies des *iBasta!* nous semble reposer en grande partie sur l’aléatoire de la distribution des textes dans l’ensemble, suivant le seul critère, par exemple, de l’ordre alphabétique du prénom ou du nom de l’auteure... (ce qui est le cas pour une grande partie des volumes) avec des effets anthologiques inattendus et parfois d’autant plus puissants qu’imprévus, justement (par exemple dans la version chilienne quand on lit « Bautismo », de Paula Soto<sup>23</sup>, après « Justicia », d’Emma Sepúlveda<sup>24</sup>, et avant « Donde más duele », de Zaida Soto<sup>25</sup>). Ces trois histoires construisent, effectivement, une narration com-

23 « Mátame pos, huevón, le gritó acodada en la cocina, un brazo entre los pliegues del vestido. Lo vio abalanzarse sobre ella, mirarla como por última vez, y mientras el cuerpo caía lento, ella supo que moría a treinta años de vida conyugal. Lo supo en esa sangre nauseabunda que se iba, en el descanso de su espalda adolorida, en ese aire que llenaba sus pulmones en un suspiro nuevo. Por misericordia, retiró el cuchillo del pecho del hombre. Luego untó su dedo en la sangre y bautizó su frente con una cruz » (p. 136).

24 « Ángela se levantó de la tierra y pidió justicia. Justicia para el hambre, justicia para cerrar las heridas que no lo dejaban morir, justicia para los golpes de piedra, para la encarnación de sus hijos, para los que habían quedado atrapados entre las manos de otros cuerpos, justicia para los que pudieran escuchar escondidos en la memoria de otras tumbas, muchos ciegos, descansando en otras cruces donde su voz no llegaba y la oscuridad gritaba un lejos que la separaba para siempre de la justicia humana » (p. 135).

25 « En el suelo, hecha un ovillo, como una perra que abriga a su cría, Marta cubre a la hija. El esposo continúa pateándole la espalda. La mujer, que ya no siente las piernas, ruega: —Golpéame todo lo que quieras, pero a ella no la toques. Los golpes cesan. Violento, se agacha y le arrebató la niña. Marta se arrastra a pesar del dolor que casi la inmoviliza. Lo sigue a la cocina. Allí está con un cuchillo punzando el cuello de la niña » (p. 137).

mune : l'impossibilité d'obtenir la justice (texte 1) autrement qu'en rendant la justice soi-même (texte 2), l'acte étant soudain justifié et validé parce que sans lui, se reproduira éternellement le crime ignoble (texte 3). Et nous ne décrivons là qu'une échelle de fabrication du sens depuis ce que l'on pourrait désigner comme une intratextualité ; échelle à laquelle il faudrait ajouter celle que la prise en compte de l'intégralité des textes comme chapitre d'un *continuum* romanesque, avec une sorte d'*incipit*, en l'occurrence, toujours pour l'exemple chilien, « Desfile », de Marjorie Agosín<sup>26</sup>, et une sorte d'*excipit*, avec « Última vez », de Jacqueline Zlatar<sup>27</sup> et un surprenant jeu d'écho entre les deux, l'accomplissement de la libération après le « simple » constat de la souffrance.

32. Dans l'édition panaméenne, l'effet anthologique ne fonctionne pas tout à fait de la même manière, plus exactement ne produit pas les mêmes réactions (à cause, justement, de l'absence de récits mettant en scène des femmes criminelles ou, au minimum, qui osent véritablement renverser la violence) et, indéniablement, le sens qui se dégage du « texte collectif » a du mal à créer le discours transgressif qu'engendrait l'aléatoire de l'ordonnement des textes d'autres versions *iBasta!*, où les protagonistes, bien plus crument tracées et dites, peuvent être identifiées aux victimes et bourreaux archétypales présents dans le genre du *thriller*, la violence à l'encontre des femmes étant exposée et, plus encore, démontrée suivant les mêmes paradigmes, principalement dans une saturation claustrophobique du temps et de l'espace diégétiques par la terreur et dans une prolifération insoutenable de personnages féminins réifiés, dont les corps sont pourchassés, possédés,

26 « Bajo sus ojos lleva las cicatrices de la ausencia y su caminar es un juego de dados tambaleándose, fracturándose en los indicios del miedo. Ella desfila, se alarga, y el dolor la extiende haciéndola cada vez más una inmensa pirámide de soles y estiércoles. Dice que busca a sus vivos y a sus muertos. Camina, se contonea, y su pañuelo es un solo delirio como las señales de la muerte.

En la noche todo es ausencia y el día es una invención maldita.

El silencio de los cuerpos que anidan, la acompaña y la noche misma es un estrepitoso silencio dislocado, alado, es cóncavo entre sus pasos de niebla » (p. 7).

27 « La frase resonaba en su cabeza ante el espejo del baño, desnuda de cuerpo y alma.

Miraba las horribles marcas en el cuello. No era la primera vez, pero lo de hoy fue diferente. Sintió la muerte.

—Es un buen hombre, el alcohol lo transforma, no es él —se repitió a sí misma.

Hoy sintió que moría, lo vio en sus ojos cuando le apretaba el cuello y no podía respirar. Lo miraba suplicante tratando de reconocer al hombre que en algún tiempo amó, pero él no estaba allí.

Esta vez logró salvarse y no habría una próxima.

Mientras se vestía, decidió cerrar la puerta para siempre » (p. 156).

martyrisés et anéantis (Lepage et Fernandez ; 2018). Dans ces conditions, les données de l'interprétation et de l'évaluation s'en trouvent fortement modulées, pour ne pas dire conditionnées, dans un sens qui autorise bien des franchissements « culturels » ou « légaux », et absout des réactions et actions qui vont bien au-delà de la seule légitime défense. Il va de soi que cela recouvre en priorité une dimension cathartique sublimée et non un appel strict à la violence. Or, ici, avec *iBasta! – Panamá*, tout au plus l'effet de continuité de la « diégèse anthologique » donne raisonnablement à comprendre, et non moins raisonnablement à accepter, que c'est en s'attaquant aux structures profondes que la violence pourra être éradiquée et que les coupables devront enfin répondre de leurs actes... par le biais de la justice, et d'elle seule.

33. Prenons l'exemple d'une succession représentative de trois textes et du type d'effet anthologique qu'elle produit : 1) dans « Amelia » de Mónica Durán (p. 44), une jeune épouse pleine d'illusions offre l'image de l'obéissance conjugale absolue, désespérée de recevoir un peu de tendresse de la part d'un mari qui la surveille en permanence et exige qu'elle s'en tienne au statut de domestique au sein du foyer ; dans « Conspiración », d'Ana Elena Porras (p. 45), le « problème » posé par la grossesse d'une adolescente tombée enceinte après que son beau-père a abusé d'elle est réglé au détriment de la victime : « Escúchame bien, Carmen: vas a echar a Yamilet de tu casa por malagradecida... y a Juan... tienes que perdonarlo para que siga manteniendo a tus otros hijos. ¿Entendiste? Ponte una piedra en el corazón y actúas con inteligencia... » ; dans « Pura mala suerte », de Gina Paola Santziola (p. 46), vient le temps du procès. Quand, s'appêtant à rendre sa sentence, le juge lance à l'assemblée « ¿Alguien tiene algo que agregar? » (p. 47), la mère de l'accusé, qui a tué sa femme, déclare : « El que busca encuentra. Además, hombre es hombre y siempre tiene varias mujeres pero una es la catedral y las otras las iglesias. Nadie la mandó a seguirlo, ni a armarle un escándalo ». Ce qui n'empêche pas le magistrat de rendre une justice « juste » : « el juez inhaló y exhaló varias veces antes de darle 20 años al salao de Ismael » (p. 47). Il va de soi que c'est là la meilleure solution possible dans le meilleur des mondes possibles... Et la conclusion s'impose : la fin de la violence contre les femmes repose-t-elle, en effet, sur l'illusoire utopie – qu'on nous pardonne l'apparente redondance – que la justice fera / pourra / devra un jour faire son travail (ce qui, jusqu'à preuve du contraire, n'est guère le cas) parce que l'ordre des choses,

lui, ne changera pas / ne pourra / ne devra pas changer... Pourquoi ne changera-t-il pas ? Ne peut-il pas changer ? Ne devra-t-il pas changer ? Pour la simple et bonne raison, semble-t-il, c'est-à-dire suivant la démonstration faite ici en triptyque (p. 45-47), que quand elles sont jeunes, les femmes sont, par essence et bienheureusement, passives (comme la protagoniste d'« Amelia ») et que quand elles vieillissent (sans doute est-ce la frustration et la jalousie qui les poussent), elle deviennent les complices actives et même les bourreaux dans les violences exercées par la société patriarcale contre leurs congénères ? L'ambition de ce volume particulier est claire et cela tient sans doute au fait que deux des compilatrices sont des juristes, impliquées de surcroît, on l'a dit dans des actions et projets humanitaires. Comment leur reprocher de s'en remettre au droit et à la justice ? Mais, cela construit le message de manière ambiguë, de notre point de vue, en particulier pour la représentation des femmes qui est renvoyée.

34. On le comprend : ce qui (les effets et les « messages ») se fait naturellement dans les autres *iBasta!* devient une mécanique basiquement didactique dans le cas du Panamá. La principale conséquence étant aussi une perte de « créativité » pour les auteures et de « co-créativité » pour les lectrices et les lecteurs, dont l'interprétation et l'évaluation sont en quelque sorte embrigadées, par la logique de la partie dans laquelle le texte se trouve – le mimétisme opérera d'une certaine façon seulement entre les pièces d'un même ensemble –, *a fortiori* quand on prend de nouveau en compte le cadencement de la réception qu'induit chacune partie, avec ses titres « thématiques », supposément « féminins », étayées par des définitions et / ou contre-définitions, dont on pourrait estimer qu'elles appuient à grands et gros traits épais le propos, que cela est pure rhétorique, le tout étant, à bien y regarder, à peu près aussi évocateur que la Vénus et l'oiseau. *Pédagogisation* du propos, certes, mais, de notre point de vue, au prix de l'inventivité, à n'en pas douter, et, à l'arrivée, au prix de la portée révolutionnaire du fond. Des femmes qui parlent, plus exactement, en l'occurrence, qu'on fait parler, à travers le filtre et le prisme du péri-texte des compilatrices, crédibilisé et justifié par des références aux figures emblématiques du féminisme « à l'ancienne », et à travers les scénographies éditoriales, comme on attend qu'elles parlent, est-ce réellement dérangeant ?
35. Il s'agit à présent de déterminer et de comprendre ce qui a pu favoriser cette configuration discursive.

## 2. Le financement de la publication

---

36. L'une des particularités de ce volume panaméen (qui, là aussi, explique certainement que le projet ait réussi à voir le jour) tient à ce qu'il a été entièrement financé par une fondation, Fundamorgan. Il s'agit d'une institution créée autour de l'avocat philanthrope, Eduardo Morgan Álvarez<sup>28</sup>, et dont l'action repose sur un programme de « Asistencia Legal Comunitaria » ainsi que sur le soutien juridique, logistique et financier de nombreux projets humanitaires et d'actions destinées à aider les femmes (entre autres : SiHayViolenciaNoEsAmor<sup>29</sup> ; Fundamorgan y Muvier lanzan cam-

28 « El Dr. Eduardo Morgan Álvarez Nació en 1902 en el país de Gales, en el Reino de Gran Bretaña; durante su infancia la familia se trasladó a la República de Panamá y se estableció en la ciudad de David, donde transcurrió su juventud. En aquellos años, las carreras profesionales se veían obstaculizadas por la falta de centros de estudios superiores en el país, lo que no fue óbice para que Don Eduardo, convertido en magnífico autodidacta, se dedicara con afán y constancia al estudio del Derecho, lo que recordaba diciendo: “Mi escuela fue el trabajo, mi universidad la vida”. En 1925 obtiene de la Corte Suprema de Justicia su idoneidad para ejercer la profesión de abogado, misma en la que sobresalió por sus éxitos en la defensa de los derechos de las personas que requerían protección legal frente a los abusos y arbitrariedades de algunos funcionarios y empresas poderosas. En el año 1945 el Dr. Morgan Alvarez, marca un hito importante en la historia jurídica del país al ser responsable de la creación de jurisprudencia laboral que favoreció a los trabajadores de la frutera de Puerto Armuelles, al ganar el caso pro-bono, en defensa de los obreros. Adicionalmente, promueve la Ley de Autonomía para los Educadores logrando grandes avances para este sector. El Dr. Morgan Alvarez, no solamente dedica su vida al ejercicio del Derecho, si no también deja un legado a la dedicación y servicio a la comunidad ya que desde muy joven fue periodista y fundador de dos diarios nacionales, luchador por la dignidad y soberanía del país. », <https://fundamorgan.org/>

29 En el marco del Día Internacional para la Eliminación de la Violencia Contra La Mujer que se conmemora el 25 de noviembre, lanzamos en redes sociales y medios de comunicación la campaña #SiHayViolenciaNoEsAmor, la cual tiene como objetivo sensibilizar a la población sobre las diferentes formas de violencia que se manifiestan en el día a día, incluyendo las etapas tempranas del noviazgo, y la importancia de aprender a identificarlas para detenerlas a tiempo. “En Fundamorgan, brindamos atención legal sin cobro de honorarios profesionales a mujeres en situación de vulnerabilidad que viven violencia doméstica, y somos testigos del aumento exponencial de los casos y en especial este año 2020 debido al confinamiento a raíz de la pandemia del COVID-19; por eso esta campaña busca educar y concientizar a la población, en especial a los jóvenes, sobre la importancia de identificar las señales de violencia a tiempo”, mencionó Marina Pérez De Cárdenas, Directora Ejecutiva de Fundamorgan. Los mensajes de la campaña fueron desarrollados por el equipo de Fundamorgan y la Defensoría del Pueblo de la República de Panamá, y con el apoyo del Instituto Nacional de la Mujer (INAMU), Ministerio de Desarrollo Social (MIDES), la Central Nacional de Trabajadores (CNTP), Fundagénero, la Asociación de Mujeres Universitarias de Panamá (AMUP), la Asociación de Magistradas y Juezas de Panamá (AMAJUP), la Coordinadora Nacional de Mujeres Indígenas de Panamá (CONAMUIP), el Centro de la Mujer Panameña (CEMP), el Foro Nacional de Mujeres de Partidos Políticos, Caja de Seguro Social (CSS), Fundación

paña para apoyar a mujeres que sufren de violencia<sup>30</sup> ; Unimos esfuerzos con MUVER<sup>31</sup>, etc.).

37. Olga de Obaldía s'est exprimée sur ce choix et a détaillé la manière dont le partenariat été réalisé :

Aquí es donde mejor convergió -de alguna manera- mi experiencia profesional en organizaciones sin fines de lucro, donde el pan nuestro de cada día es lograr emparejar los objetivos de un proyecto con aquellos de un donante, con mutuo enriquecimiento y coherencia en la misión que se quiere realizar. Les pedí a mis queridas conspiradoras del *iBasta!* que no buscáramos patrocinios ni

Espacio Creativo (FEC), el Centro de Estudios y Capacitación Familiar (CEFA), y el Fondo de Población de las Naciones Unidas (UNFPA). La serie de videos con los mensajes de la campaña está disponible en nuestro canal de Youtube; los invitamos a compartirlos utilizando los hashtags #SiHayViolenciaNoEsAmor #PorAhiNoEs #NoLoNormalices

- 30 « Ciudad de Panamá. Miércoles 18 de noviembre, 2020. En Panamá, la violencia de género es una realidad. Según información brindada por el Observatorio de violencia de género de la defensoría del pueblo, solamente en los primeros seis meses del 2020 se incrementó el femicidio en 29% con un total de 27 reportados de enero a septiembre del 2020. A su vez, la Organización Panamericana para la Salud (OPS), reportó que en promedio 1 de cada 7 mujeres en Panamá ha padecido de violencia física o sexual. Por si esto fuera poco, durante la pandemia del Covid 19, según un análisis de ONU Mujeres, debido al confinamiento por la pandemia, es probable que mujeres que sufren de violencia no hayan podido reportarla. Para apoyar a las mujeres que sufren de violencia en la Ciudad de Panamá y en el marco del día internacional de la eliminación de la violencia contra la mujer el próximo 25 de noviembre, Fundamorgan, ONG con programas de acceso a la justicia y Muver, aplicación de tecnología 100% panameña, lanzaron su campaña “alto a la violencia de género” en la cual proporcionarán viajes gratuitos a mujeres vulnerables que sufren de violencia para que puedan trasladarse de manera segura a las fiscalías para interponer denuncias y realizar los trámites judiciales, así como participar en sus audiencias cuando lo requieran. “Es importante que entre mujeres nos apoyemos, y ese es el propósito de Muver, por eso queremos apoyar iniciativas que permitan a todas las mujeres de Panamá poder salir adelante y una de las variables más importantes es que tengan un ambiente familiar sano. Gracias a que somos una aplicación 100% exclusiva de mujeres, ya estamos proporcionando este ambiente seguro en los viajes realizados en la aplicación, pero también queremos que tengan un ambiente seguro en casa, por eso nos aliamos con Fundamorgan para ayudar a las mujeres que necesitan ayuda legal”, mencionó Anna Carolina Urrutia Gorman, CEO de Muver Panamá. “En Fundamorgan, brindamos atención legal sin cobro de honorarios profesionales a mujeres en situación de vulnerabilidad que viven violencia doméstica, además en ocasiones no pueden llegar a los juzgados por falta de dinero, por eso esta alianza con Muver es clave para poder apoyarlas en el transporte y que puedan terminar sus procesos para vivir en un ambiente sano”, mencionó Marina Pérez De Cárdenas, Directora Ejecutiva de Fundamorgan. Además, por cada servicio que se realice con el código “NOMASVIOLENCIA”, Muver donará un viaje de \$3.50 dólares a mujeres víctimas de violencia doméstica para que puedan realizar sus trámites judiciales y denuncias, en colaboración con el programa de asistencia legal comunitaria de Fundamorgan. Igualmente, ambas empresas lanzaron una campaña de marketing digital donde buscan concientizar a la población sobre el derecho a vivir una vida libre de violencia que tienen las mujeres y así contribuir a la educación y el respeto mutuo para



fondos hasta tener a bordo, con textos ya escogidos y editados, al menos 50 escritoras. Así trabajamos por muchos meses, sin tener certeza de dónde vendrían los fondos para la edición, pero con confianza creciente de que la calidad de lo que estábamos haciendo, hablaría por sí sola. Después de hacer un mapeo de posibles entidades patrocinadoras, usando varios criterios: trayectoria de proyectos realizados y en ejecución en temáticas de violencia contra las mujeres, capacidad económica, interés por proyectos culturales/educativos, escogimos unas pocas organizaciones para invitarlas a sumarse en calidad de patrocinadores al proyecto editorial y a todas las actividades y sinergias que queríamos desarrollar. Nuestra primera invitación fue a FundaMorgan, la organización de responsabilidad social con mayores coincidencias en los criterios citados. Fue una alquimia fructífera desde la primera reunión con Marcela Tejeira y Marina Pérez, sus directoras. La calidad de los programas que la organización desarrolla: consultorio jurídico gratuito para mujeres y familias víctimas de la violencia, la escuela de ciudadanía para jóvenes, el programa de emprendimiento para la independencia económica de las mujeres, nos daba la seguridad de tener un socio patrocinador que entendía a fondo la importancia del proyecto. FundaMorgan decidió ser patrocinador exclusivo del proyecto y eso nos permitió seguir dedicadas a las convocatorias y a la selección de textos, camino a lograr cien contribuciones de calidad. En la segunda fase de proyecto nos ha permitido tener un aliado que cree y entiende lo que es llevar la palabra viva y generar impacto interior para abonar al cambio exterior. Otro tipo de patrocinador hubiera querido un logo impreso y ya. O si hubiésemos pedido contribuciones económicas a las autoras hubiésemos perdido la independencia para una edición rigurosa. Realmente ha sido una colaboración mutuamente enriquecedora. »

reducir la violencia de género. »

- 31 « Unimos esfuerzos con MUYER. Desde Fundamorgan, nos aliamos con MUYER, una aplicación de tecnología 100% panameña que ofrece un servicio de transporte creado por y para mujeres. El propósito de esta alianza es ofrecer viajes gratuitos a mujeres vulnerables que sufren de violencia para que puedan trasladarse de manera segura a realizar sus trámites judiciales. Te invitamos a que descargues la aplicación en tu celular y realices viajes utilizando el código “nomasviolencia”. Por cada viaje que se utilice con el código “nomasviolencia”, MUYER donará un viaje a \$3.50 para mujeres vulnerables atendidas por Fundamorgan que requieran un transporte para realizar sus trámites. Promoción válida hasta el 18 de diciembre del presente año. “Es importante que entre mujeres nos apoyemos, y ese es el propósito de MUYER, por eso queremos apoyar iniciativas que permitan a todas las mujeres de Panamá poder salir adelante y una de las variables más importantes es que tengan un ambiente familiar sano. Gracias a que somos una aplicación 100% exclusiva de mujeres, ya estamos proporcionando este ambiente seguro en los viajes realizados en la aplicación, pero también queremos que tengan un ambiente seguro en casa, por eso nos aliamos con Fundamorgan para ayudar a las mujeres que necesitan ayuda legal”, mencionó Anna Carolina Urrutia Gorman, CEO de MUYER Panamá. “En Fundamorgan, brindamos atención legal sin cobro de honorarios profesionales a mujeres en situación de vulnerabilidad que viven violencia doméstica., pero en ocasiones no pueden llegar a los juzgados por falta de dinero, por eso esta alianza con MUYER es clave para poder apoyarlas en el transporte y que puedan terminar sus procesos para vivir en un ambiente sano”, mencionó Marina Pérez De Cárdenas, Directora Ejecutiva de Fundamorgan. Además, ambas empresas lanzaron una campaña donde buscan concientizar a la población sobre el derecho a vivir una vida libre de violencia que tienen las mujeres y así contribuir a la educación y el respeto mutuo para reducir la violencia de género. »

38. Cette association entre le collectif des femmes de *iBasta!* et une fondation puissante présente le plus grand intérêt en soi, du fait, déjà, de son originalité, et du fait qu'elle permet d'observer les mécanismes à une échelle micro, et donc très concrète, mis en place par des individus isolés ou par des groupes / groupuscules (on parlera de la force citoyenne), plus ou moins structurés, pour résister aux politiques des États et, plus largement, pour compenser les réalités sociales... En l'espèce, il nous semble que cela constitue justement un élément d'explication de la forme qu'a pris cette version panaméenne en particulier. Dans le cadre d'une démarche principalement caritative, au sens large du temps, avec, en arrière-plan, la présence d'une institution de cette nature et bénéficiant de ce type de visibilité, le message peut-il être autre que celui de la compassion ? Les images et représentations bâties et affichées peuvent-elles dévier du lissage politiquement correct ?

### 3. L'éditeur

---

39. Créée (« con la idea de publicar títulos interesantes, con un buen diseño y excelente calidad de impresión » [entretien accordé aux auteures de cet article, 2020]) et dirigée par Silvia Fernández-Risco, Modus Ludicus est une micro-maison d'édition à peu près amateur (pour preuve, l'absence d'un site à proprement parler [il faut s'en tenir à une page Facebook, avare en informations pratiques et peu alimentée, de surcroît<sup>32</sup>], d'un catalogue réellement visible [sans doute se limite-t-il à une vingtaine d'ouvrages, mais la liste n'est guère aisée à établir]... et d'un réseau de diffusion à proprement parler), basée au Panamá, et dont la ligne éditoriale se caractérise par son singulier éclectisme, en fait à peu près exclusivement liée aux choix et à la production artistique de sa créatrice. L'une des premières parutions répertoriées de Modus Ludicus est justement *iBasta! Panamá – Cien mujeres contra la violencia de género*, paru en 2017 (l'année même de la création de la maison d'édition). Depuis 2018, le catalogue s'est ainsi ouvert à la littérature enfantine, avec plusieurs titres de différents auteurs, dont *Agüita de elefante* (2018), de Silvia Fernández-Risco, puis à la micro-fiction, avec, notamment, *Laberintos y reflejos* (2020), également de Silvia Fernández-Risco. Modus Ludicus commence maintenant à faire une place à la musique, avec la publication, en 2020, d'un ouvrage (également dispo-

32 Voir <https://www.facebook.com/Modusludicus>

nible en format numérique), *Colección de ciclos de canciones (1984-2018)*, contenant les partitions de chansons assorties de leurs enregistrements audios. Il se trouve que Silvia Fernández-Risco appartient à un ensemble musical vocal, dirigé par son époux et intitulé Ensemble Solistas de Panamá<sup>33</sup>, qui, outre se produire sur scène, édite des disques dans le but d'aider à « a dinamizar la escena musical panameña » (Arjona, 2020). On le voit, et c'est à n'en pas douter une autre des spécificités de ce *iBasta!*, il y a davantage là une rencontre de circonstance et amicale (« Conocí el proyecto por medio de mi amiga y colega Carolina Fonseca. En una primera instancia me invitó a participar como autora » [entretien accordé aux auteurs de cet article, 2020], a précisé Silvia Fernández-Risco), entre un collectif et une éditrice expérimentée (« Posteriormente, ya que las 4 editoras tenían el proyecto más avanzado, nos reunimos y me preguntaron si estaba interesada en que el libro saliera bajo mi sello editorial Modus Ludicus. Ellas conocen mi trayectoria como diseñadora editorial y habían constatado la calidad artística y profesional de los libros publicados bajo este sello. De inmediato acepté y comencé a idear el formato y la imagen general del libro » [entretien accordé aux auteurs de cet article, 2020], a-t-elle ajouté) que la convergence d'un projet avec une maison d'édition ou même une collection spécialisées, c'est-à-dire ayant une histoire dans ce type de littérature et, plus généralement, de textes engagés, en l'occurrence dans le champ féministe. La distance est grande, en effet, entre cette option éditoriale et celles des autres versions de *iBasta!*, plus professionnelles. À titre d'exemples, pour le Chili, c'est la déjà ancienne, dynamique et très respectée Editorial Asterión, dirigée par Pía Barros, qui a édité le volume. Pour l'Argentine, c'est Macedonia Editores, qui existe depuis 2008, compte plus d'une centaine références à son catalogue et bénéficie d'une belle reconnaissance (pas anodin, par exemple que sa page Facebook<sup>34</sup> compte 6000 abonnés [contre 100 pour Modus Ludicus]). Pour le Mexique, c'est la Universidad Autónoma Metropolitana-Xochimilco qui s'est chargée de l'édition, dans sa collection « Gato encerrado ». Pour la Colombie, c'est Editorial Debate, qui a pignon sur rue dans la mesure où, « Debate es un sello de Penguin Random House Grupo Editorial que publica ensayo informativo y accesible así como obras de referencia, biografías y reportajes ». Le compte Twitter de cette maison compte pas moins de 22,4k abonnés.

33 Voir <http://www.modusludicus.com/ensamble/Inicio.html>

34 Voir <https://www.facebook.com/macedonia.ediciones>

40. De notre point de vue, cela explique aussi en partie les observations que nous avons pu faire au sujet des contenus de ces textes et du message qui s'en dégage. La démarche est spontanée et pragmatique... impossible à inscrire et donc à façonner dans / à partir d'une histoire éditoriale militante, comme dans le cas du Chili ou de l'Argentine, en particulier. Ce qui, évidemment, est en grande partie lié aux difficultés particulières de l'édition et de la circulation du livre en Amérique Centrale.

#### **1.4. Les auteures**

---

41. Pour comprendre pleinement quelles étaient les intentions des compilatrices, c'est-à-dire le but et la portée de ce projet-là en particulier, il faut à présent évoquer la manière dont le choix des auteures et des textes s'est opéré.

42. Concernant les critères de choix des textes, pour Nathaly Ponce :

Personalmente considero que si hubo un proceso de curaduría estuvo en la selección de textos, cada una tuvo la libertad de leer todos los textos, hacer sus propuestas de selección, para luego definir en conjunto, como editoras. Adicionalmente, hubo textos que se incluyeron sin ninguna modificación, y también hay textos que fueron trabajados con las escritoras en un proceso de edición, sin modificar la propuesta de la autora. Lo que personalmente buscaba en el proceso de selección fue encontrar escritoras con una voz singular, una propuesta única literariamente, y que los textos tuvieran una pregunta, reflexión o cuestionamiento sobre el género, la violencia, la cultura patriarcal si lo vemos teóricamente (entretien accordé aux auteures de cet article, 2020).

43. Et à propos de la façon / méthode dont la sélection s'est faite, Carolina Fonseca a dit :

La convocatoria [...] se hizo a lo largo de varios meses y era específica en cuanto al número de textos a enviar (un máximo de 3 por autora para seleccionar 1). Que yo recuerde alrededor de 120 mujeres respondieron. Y la mayoría envió los 3. Así que recibimos cerca de 300 textos. La metodología era la siguiente: todos los textos llegaban al correo que creamos para el proyecto, se organizaban en lotes de 10 autoras que se iban enviando al resto del equipo para votar cuáles quedaban -con base en la calidad de lo escrito- y cuál de sus 3 escritos. Se elegía por mayoría entre nosotras (3 de las 4). Si había empate, lo conversábamos. Fueron más las coincidencias que las diferencias. Los criterios que prevalecían para escoger el texto a incluir eran la calidad literaria, dar prioridad, en lo posible, al minicuento en lugar de al poema (para ajustarnos al protocolo chileno); la originalidad; el que abordara el tema de la violencia desde un ángulo diferente con respecto a lo que ya teníamos seleccionado, para lograr ese abanico que ofrece el libro y que se plasmó en las diferentes secciones. Por ejemplo, si entre los tres de una autora había un texto de violencia física y ya tenía-

mos suficientes, y había otro de violencia simbólica de similar calidad, elegíamos este último. Hubo algunos casos en que fue necesario leer la obra de algunas autoras que nos interesaba formaran parte del libro, pero que no habían enviado material por falta de tiempo o descuido, para elegir algún fragmento que funcionara como un minicuento... Fue un trabajo hecho con gran dedicación. No solo por la organización de las tareas y del material que requiere un proyecto con tantas voces (listar, convocar individualmente, hacer seguimiento a las convocadas, recibir y organizar el material, seleccionar, lograr las firmas de las autorizaciones por autora), sino por el trabajo de edición que se hizo a un número de textos de común acuerdo con la autora a través de correo electrónico. Por otra parte, nos hubiera gustado ceñirnos al minicuento, como propone el protocolo e hicieron Chile, México, Argentina, pero nos parecía cuesta arriba llegar a cien textos de calidad si nos restringíamos a esa modalidad exigente y no común a muchas de las escritoras panameñas; entre las voces de más trayectoria son más las poetisas o narradoras de largo aliento. Por eso, previa consulta a Chile y con el precedente de Venezuela, abrimos la posibilidad al poema y al miniensayo sin perder de vista privilegiar al minicuento en la selección siempre que fuera posible (entretien accordé aux auteurs de cet article, 2020).

44. Hors ces questions « techniques », on s'attardera à présent sur les significatives déclarations des compilatrices concernant le choix des auteurs. Ainsi, si Carolina Fonseca a été catégorique – « La convocatoria no fue pública » (entretien accordé aux auteurs de cet article, 2020) –, Nathaly Ponce estime, elle, « Me resulta importante aclarar que la convocatoria fue abierta », parce que :

fueron convocadas escritoras reconocidas en el país e internacionalmente, escritoras que se inician en el oficio, mujeres de diversas profesiones relacionadas o no con la cultura, es decir, la convocatoria no tuvo ninguna limitación o sesgo al momento de realizarla, quizá con mayor alcance a nivel de la ciudad si lo comparamos con el interior del país (entretien accordé aux auteurs de cet article, 2020).

45. On pourrait voir là une troublante contradiction. En réalité, elle demeure seulement si on ne prend pas en compte la « subtile » distinction que l'une et l'autre établit entre « pública », pour dire que non, toutes les femmes n'ont pas été invitées à participer, et « abierta », pour dire qu'il y a eu une ouverture certes, mais exclusivement aux femmes « convocadas », en l'occurrence sur un critère bien précis, « escritoras reconocidas »... À y regarder de près, on est loin de la contradiction. Concrètement, et c'est ce que nous retenons, nous ne sommes pas devant un appel à textes ordinaire et le processus ne s'est clairement pas déroulé dans les mêmes conditions que dans les autres pays : il y a bien eu sollicitation directes de candidates pré-sélectionnées (Gina Paola Stanziola, par exemple, a expliqué en 2017 au blog féministe Feminismo Inc : « Al ser invitada a participar... ») et quand

le cercle des « élues » s'est élargi par l'intermédiaire des « correos electrónicos individuales » (entretien accordé aux auteurs de cet article, 2020), cela a constitué un réseau finalement assez limité. Pourquoi ce précautionneux verrouillage en amont du projet ?

46. L'argument, fourni par Olga de Obaldía, est le suivant :

Cuando Carolina Fonseca me invita a ser parte del *iBasta!* [...], nos planteamos la pregunta retadora que otros colegas nos hacían: ¿de dónde van a sacar cien escritoras en Panamá? La decisión de comenzar la convocatoria por invitación individualizada -y no masiva en medios o redes, por ejemplo- obedeció a consideraciones de fondo y forma (entretien accordé aux auteurs de cet article, 2020).

47. Des considérations de formes et de fond ? Olga de Obaldía a été claire sur le sujet :

Queríamos textos de belleza y profundidad, y también queríamos credibilidad, sumando primeramente a las mejores. Sentíamos que la viabilidad del proyecto dependía de ello. Nos pusimos como meta, por ejemplo, sumar a todas las escritoras vivas que hubiesen recibido el Premio Miró de literatura, el más alto galardón del país. Hicimos listas de las autoras literarias con mayor trayectoria: libros publicados, premios literarios (entretien accordé aux auteurs de cet article, 2020).

48. Et c'est ainsi que ce volume *iBasta!* comprend :

- presque à 100% des écrivaines expérimentées et, souvent, actives dans le monde des lettres. Gloria Guardia, par exemple, a fondé, en 1992, la section panaméenne de la prestigieuse PEN Internacional<sup>35</sup> et, en 1998, elle a créé, au sein de cette même institution, la Fundación Iberoamericana<sup>36</sup>. Fondatrice de la Feria del Libro, Priscila E. Delgado

35 Association d'écrivains internationale fondée en 1921 par Catherine Amy Dawson Scott avec l'appui de John Galsworthy dans le but de rassembler des écrivains de tous pays et de lutter pour leurs droits. PEN fut « l'une des premières organisations non gouvernementales au monde et parmi les premières instances internationales plaidant pour les droits de l'homme. Il ne fait aucun doute que nous avons été la première association mondiale d'écrivains et la première organisation à souligner que la liberté d'expression et la littérature sont inséparables ». Source : <https://pen-international.org/fr/who-we-are/history>

36 Cette organisation a pour objectif de « [...] respaldar al PEN Internacional en el proceso de integración de los capítulos iberoamericanos a esta organización mundial de escritores. [...] esta trabaja por la defensa y promoción, no sólo del español, sino también de las lenguas y literaturas indígenas del Continente Americano y por las co-oficiales que estén amparadas por las constituciones de las repúblicas americanas, del Reino de España y por los respectivos Estatutos de Autonomía; se empeña en que se haga accesible a los escritores e intelectuales de los países iberoamericanos el conocimiento de sus derechos humanos, sociales, literarios y políticos ». Source : <https://web.archive.org/>

s'est vue saluée en 2017 par la Cámara Panameña del Libro pour sa trajectoire en tant que promotrice de la littérature.

- des écrivaines ayant déjà publié – au minimum dans des revues –, parfois abondamment, pour au moins la moitié d'entre elles (on précisera que les informations ne sont pas toujours aisées à trouver), et cela avec une grande variété générique. Gloria Guardia a publié, entre autres, cinq romans – *Tiniebla blanca* (1961) ; *El último juego* (1976) ; *Libertad en llamas* (1999) ; *Lobos al anochecer* (2006) ; *El jardín de las cenizas* (2011) –, dont certains chez la prestigieuse maison d'édition Alfaguara. Cheri Lewis G. et Nicolle Alzamora Candanedo écrivent principalement ou essentiellement des fictions brèves – on mentionnera trois anthologies pour la première : *Abrir las manos* (2013) ; *Vivir con alegría* (2018) ; *El hilo que nos une* (2019)... et deux anthologies pour la seconde : *Caminando en círculos* (2016) ; *Desandanzas* (2018). Dalia Peña Trujillo est également l'auteure de nombreux récits (dont : « Victoriano » [2007] ; « Sumar sí sabía » [2012]), en parallèle, elle s'est distinguée dans la critique – avec *Gil Blas Tejeira, el hombre y la obra* (2003) ; *Donde comienza la montaña* (2015) ; *Humberto Manuel Trujillo: historia de su vida* (2004) ; « Mauro Zúñiga y Juan David Morgan: dos cuentistas, dos realidades » (2012). D'autres, comme María del Socorro Robayo Pérez, peuvent écrire à la fois de la critique, de la fiction et de la poésie – *A la palabra por la palabra -para descifrar algunas claves de la literatura panameña* (2014) ; *Los diálogos necesarios de Consuelo Tomás* (2001) ; *La plegaria del Silencio* (2009) (recueil de poèmes) ; *Auriga de mis pasos* (2009) (recueil de poèmes) ; *La cola de saurio: visión arquetípica de Caracol y otros cuentos* (2000) – ou alors exclusivement de la poésie, comme et Gloria Young – mentionnons les recueils *Fiebre* (1986) ; *Hotel* (1990) ; *Laberinto* (1992) ; *Templo de agua* (2002) ; *Desatado el corazón* (2010) ; *Nada que ocultar* (2013).
- le cas échéant des auteures reconnues. Pour preuve, beaucoup ont reçu des prix, dont pas moins de 14 le Ricardo Miró, à savoir le plus prestigieux au Panamá pour la littérature : Gloria Guardia, Moravia Ochoa López, Giovanna Benedetti, Danae Brugati Boussounis, Rosa María Britton, Ela Urriola, Consuelo Tomás Fitzgerald, Alondra Badano,

[web/20110218060328/http://www.fundacioniberoamericanapen.org/2.html](http://www.fundacioniberoamericanapen.org/2.html)

Maria Laura de Piano, Lucy Cristina Chau, Rose Marie Tapia, Bertalicia Peralta, Griselda López.

49. Il va de soi qu'aucune équipe *iBasta!* n'a eu en tête de retenir des textes qui ne soient pas « de belleza y profundidad » et que toutes avaient bien conscience de l'importance d'avoir ce que l'on pourrait appeler des têtes d'affiche (Gloria Guardia, Moravia Ochoa, Rosa María Britton, Lucy Chau, Consuelo Tomás, Bertalicia Peralta, Giovanna Benedetti, Danae Brugati Boussounis, Alondra Badano, Margarita Vásquez Quirós, entre autres exemples) et de ne pas négliger la forme au bénéfice du contenu dans la mesure où cela aurait réduit ces textes à la catégorie de témoignage, où la forme peut n'être que secondaire, et non d'œuvre à part entière... (il s'agit bien avec *iBasta!* d'artivisme) – d'ailleurs, les chiffres parlent d'eux-mêmes : 132 auteures expérimentées sur 142 pour les versions chiliennes, 42 sur 47 pour la version bolivienne, 86 sur 100 pour la version argentine, 43 sur 63 pour la version péruvienne, 56 sur 100 pour la version mexicaine –, mais en l'occurrence, outre que la proportion n'est pas la même entre « expérimentées » et « amatrices », c'est exclusivement ce qu'Olga de Obaldía met en avant ici, car, précise-t-elle, il y allait de la « credibilidad » du projet. Plus encore : « Sentíamos que la viabilidad del proyecto dependía de ello. »
50. Quelle crédibilité ? Plus exactement, quelles crédibilités ?
51. Carolina Fonseca donne une partie de la réponse presque malgré elle :  
Emparejarnos en número y calidad literaria con países como México y Chile, suponía convocar selectivamente, y lo natural fue empezar -con premeditación y alevosía- por las voces representativas de las letras panameñas. » (entretien accordé aux auteures de cet article, 2020).
52. L'idée était donc bien d'afficher que le petit Panamá pouvait faire aussi bien que le Mexique et le Chili...
53. À quoi il faut ajouter que, sans doute pour, là aussi, assurer la « credibilidad » et les chances de succès du volume, un autre critère a été fortement privilégié par les compilatrices, sur lequel elles reviennent souvent quand on les interroge au sujet du projet : la notoriété des auteures. Il fallait, et on le comprend aisément, que s'expriment dans *iBasta!* des voix fortes, audibles et légitimées de fait. Cela était d'ailleurs affiché sans détours dans le prologue :



Decidimos que nuestra versión fuera incluyente y abarcadora (profesionalmente, geográficamente, y con un amplio rango de edades), para hacerla representativa y desde múltiples perspectivas; por ello la muestra cuenta con escritoras —en su mayoría—, pero también con mujeres que tienen una posición de liderazgo en la cultura o en el campo de las humanidades: periodistas, académicas, historiadoras, diplomáticas, sicólogas, abogadas, activistas, actrices, bloguearas, empresarias, docentes, promotoras culturales (8-9).

54. Le résultat étant que nombre de ces écrivaines sont, en effet, aussi, en plus d’auteurs expérimentées, reconnues et primées, des figures importantes dans le pays.
55. Quelques exemples, parmi d’autres : en 2003, Alondra Badano a été reconnue comme l’une des 100 femmes les plus importantes du Panamá lors du Centenaire de la République. En 2017, Lucy Cristina Chau a été désignée « Mujer Destacada » par la Defensoría del Pueblo de Panamá. Depuis 2006, Margarita Vásquez Quirós est membre de l’Académie Panaméenne de la langue, de l’Academia Cubana de la Lengua, de la Real Academia Española et de la Academia Colombiana de la Lengua. Depuis 1999, Gloria Guardia fait partie de la Comisión de Lingüística de la Academia Colombiana de la Lengua, elle collabore à l’élaboration et à la rédaction du *Diccionario de Colombianismos*. Elle est par ailleurs membre de la Real Academia Española, depuis 1990, et contribue à l’élaboration et à la rédaction de la vingt-et-unième édition du *Diccionario de la Lengua Española de la Real Academia*. María Mercedes de la Guardia de Corró a été ambassadrice du Panamá en Espagne. Quant à María Rocquebert León, elle a été ambassadrice du Panamá en RFA, Ministre du Développement social et Ministre coordinatrice du cabinet de la République de Panamá entre 2005-2009...
56. Ainsi, en dehors de la dimension transgénérationnelle – la plus âgée des auteures, Rosa María Britton, est née en 1936 et décédée en 2019 et la plus jeune, Déborah Yael Wizel David, est née en 1999 –, cela suppose nécessairement des profils socio-culturels assez proches. On signalera, notamment, qu’une très grande majorité de ces femmes a fait des études supérieures, de surcroît menées à l’étranger pour un nombre important d’entre elles.
57. Quelques exemples : Dalia Peña Trujillo est Docteure en Philologie Hispanique (Universidad Complutense de Madrid). Lina Vega Abad est Docteure en Droit Public (Universidad Complutense de Madrid). Praxda

Zohara est Docteure en Médecine (Universidad de Panamá). Luz Lescure a obtenu une Licenciatura en Relations Internationales (Universidad de Panamá) et un Master à l'université d'Oxford. Geraldine Isabel Emiliani Sánchez est Docteure en Psychologie Clinique. Edilia Camargo Villarreal est Docteure en Philosophie (Université de Bordeaux). Ela Urriola est Docteure en Philosophie Systématique (Karlová Univerzita, Prague). Nelva Marissa Araúz Reyes est Docteure en Droit et a une Maestría en Politique Criminelle (Universidad Nacional Autónoma de México), etc.

58. À quoi il faut ajouter qu'une proportion importante de ces femmes ont, à l'instar d'Olga de Obadía, un engagement de type humanitaire, en tant que professionnelles ou non.
59. Quelques exemples : Maruquel Castroverde C. est secrétaire de Derechos Humanos, Acceso a Justicia y Género dans la Procuraduría General de la República de Panamá. María Roquebert est représentante permanente du Panamá devant l'Organización de Estados Americanos (OEA) et a créé des programmes de protection sociale, comme la Red de Oportunidades y Alfabetización, ou l'Instituto Nacional de la Mujer, la Secretaría Nacional de la Niñez, Adolescencia y Familia et la Secretaría Nacional de Discapacidad. Danae Brugiati Boussounis a été directrice du Departamento de Políticas de Adaptación de l'Asociación de Mujeres Extranjeras, interprète au sein du Servicio de Paz y Justicia, a participé à l'organisation de divers programmes de sensibilisation, à des ateliers, a donné des conférences pour soutenir les communautés marginalisées, etc. Elle fait actuellement partie de la Junta Directiva de la ONG Agroaldeas (gestion d'activités socio-éducatives et protection de l'environnement) et est membre du Congreso Bolivariano de Los Pueblos, section panaméenne. Lina Vega Abad préside la Fundación para el Desarrollo de la Libertad Ciudadana au Panamá, etc.
60. On le comprend, cette sélection des auteures, de surcroît autour de ces critères-là ne peut qu'interroger : cela ne change-t-il pas, au moins partiellement, la donne quant à une perspective *iBasta!* que l'on pouvait jusque-là juger révolutionnaire en ce qu'elle permettait des décroissements, plus ou moins profonds, certes, mais au moins postulés et rendus possibles, avec comme conséquence des dé-catégorisations et, surtout, des dé-hiérarchisations entre les auteures, *in fine* entre les femmes, en l'occurrence entre les professionnelles et les autres, entre la notoriété des unes et l'anonymat des autres, entre les représentantes des milieux « privilégiés » et celles des

milieux « défavorisés » (de ce point de vue, le *iBasta!* péruvien est certainement le plus exemplaire puisque les compilatrices ont sollicité des femmes des communautés indigènes, en particulier *via* l'organisation d'ateliers d'écriture ponctuels pour récupérer des textes du plus large spectre de « secteurs » possible), etc. Il y a incontestablement dans *iBasta!* tel qu'il a été initialement pensé une forme de démocratisation dans l'accès à l'écriture et à la publication, tout simplement dans la possibilité d'avoir voix au chapitre – nous en revenons de nouveau là parce qu'il s'agit d'un élément central pour une expression un tant soit peu « représentative » des expériences de la violence de genre. Or, c'est justement, dans le cas de la version panaméenne, l'idée de tribune ouverte aux femmes, à toutes les femmes, qui change de nature et de portée, peut-être aussi de sens, quelle que soit, d'ailleurs, la qualité littéraire du volume en soi... quelle que soit, même, la puissance du message qu'il porte. Le message de qui ? La question demeure. L'évidente homogénéité et / ou homogénéisation des profils, d'autant plus qu'elle est montrée, et même affichée, sans trop d'ambage et de complexes, a nécessairement eu comme conséquence un incident conditionnement des contenus et de la forme des textes proposés. Les interrogations sont multiples. Quand Olga de Obaldía déclare « Queríamos textos de belleza y profundidad, y también queríamos credibilidad, sumando primeramente a las mejores », comment, par exemple, ne pas s'inquiéter que la forme ait pris le pas sur le fond ? Plus encore, que le prestige des auteures, en tant qu'écrivaines et en tant que personnages publics, l'ait emporté sur ce qu'elles avaient à dire ? *Quid*, en effet, de la dimension politique et sociale du projet dans tout cela ? Et puis, à la convergence de ces critères et priorités, cela annule de fait la participation des « candidatures » spontanées, la présence de ces femmes qui, dans d'autres volumes de *iBasta!*, ont écrit grâce et pour le projet... parfois sont nées à l'écriture parce qu'elles ont senti que le thème de la violence de genre exigeait d'elles qu'elles mettent enfin des mots, en l'occurrence des mots de littérature, sur ce qu'elles avaient vécu, sur ce qu'avaient vécu une ou des femmes autour d'elles, sur ce qu'ont vécu une ou des femmes dans l'Histoire de l'humanité. Certaines de ces femmes n'auront sans doute écrit que ce texte-là dans toute leur vie, mais, effectivement, c'est une œuvre, leur œuvre et leur fragment d'auctorialité dans le labeur créatif et le labeur militant collectifs. Où l'on revient une fois de plus à ce que l'on entend quand on parle d'auteur et d'auctorialité... C'est cela l'originalité et la force de *iBasta!* : postuler qu'est

un auteur quiconque entreprend une démarche artistique pour écrire et s'écrire. L'argument que l'absence de femmes écrivant au Panamá justifierait donc le parti-pris de l'entre-soi peut-il complètement nous convaincre ? Partir du principe que la citoyenne *lambda* n'a rien à dire ou, le cas échéant, ne saura pas l'écrire ou, pire, ne l'écrira pas avec la « *belleza* » et la « *profundidad* » aptes à assurer au projet sa « *credibilidad* » et sa « *viabilidad* » ne trahit-il pas la présence d'un terrible préjugé derrière lequel d'aucune et d'aucun pourrait – n'est-ce pas paradoxal ? – voir une forme de violence – sociale ? Faut-il donc présenter un joli plumage bien lisse (« *belleza* » et « *profundidad* ») pour espérer avoir le droit de s'exprimer en tant que femme, en tant que femme opprimée ?

61. Pour poursuivre la réflexion, il faut s'intéresser à la manière dont les compilatrices ont mené la phase 2 du projet (prévue par le protocole *iBasta!* établi par les Chiliennes), celle consistant, une fois le volume papier publié, en l'organisation d'ateliers de lecture et d'écriture spontanés destinés à devenir un espace et un temps depuis lesquels les compilatrices deviennent les coordinatrices d'une large opération dont le cœur est la publication et l'objectif la mise en pratique spontanée et partagée de la démarche d'expression de soi, partant de l'idée que :

El taller literario es un espacio democrático y acogedor, propicio para la lectura, la escritura creativa y el análisis textual propio y de los textos de los compañeros bajo la guía de un tutor. Es también un espacio educativo de cuestionamiento sin dejar de ser propositivo (Aguilera, 2016).

62. Pour les Panaméennes, ces ateliers ont été vus comme cruciaux, là où ils étaient plus secondaires pour d'autres, mis en place dès la parution du livre (« El libro no solo se presentó en la ciudad capital, sino en la provincia de Chiriquí, en la Feria del Libro de Boquete (en ese caso la presentación estuvo a cargo de un hombre, el profesor Joaquín González Justavino, biólogo, escritor y pintor panameño. » [entretien accordé aux auteures de cet article, 2020]) et ils constituent, semble-t-il, l'objectif ultime de la démarche globale :

el tiraje impreso lo vende el Comité Editorial a un precio módico, para hacerlo accesible, y los ingresos van a un fondo destinado a pagar talleres y encuentros que así lo requieran. Se imprimieron 1.500 ejemplares, una cantidad destinada no solo a la venta sino al trabajo en talleres y a la promoción de los mismos en instituciones públicas y privadas" (entretien accordé aux auteures de cet article, 2020).

63. Caroline Fonseca a décrit les différentes modalités prises par les ateliers :

En general, puedo pensar dos tipos de talleres que se hacían antes del Covid: unos, promovidos por círculos de lectura, en la FIL Panamá o por librerías, y que se proponen como talleres de escritura de minicuento en torno a la violencia de género (mujeres-género y escritura); 1 sola sesión de 2 a 3 horas; normalmente acuden personas vinculadas a la lectura, en su mayoría mujeres de diversas edades. En estos talleres se explica el proyecto *Basta*, se los introduce con algún minicuento abarcador, luego se proyectan minicuentos preseleccionados (diversos en cuanto a los tipos de violencia) del libro -y de otros libros de la red de *Basta*- para leer y provocar la participación del grupo como reacción al texto (libremente, no hay un guion puesto que no hay lecturas correctas ni incorrectas), y a la par se los introduce en nociones básicas de la escritura de minicuentos con base en los textos proyectados [...]; dependiendo del tiempo, hay una o dos dinámicas de escritura individual de un minicuento a partir de una frase -escritura automática-, o de una imagen, etc.; los que deseen, leen en voz alta sus textos y se realizan algunas sugerencias de edición, se cierra con alguna lectura.

El otro tipo de talleres se han dado en alianza con Fundamorgan a través de Marina Pérez [...]; alguno se diseñó para 6 sesiones de 3 horas cada una; normalmente son solicitados por organizaciones para grupos de mujeres que atienden (la cárcel de mujeres, grupos de mujeres solicitantes de refugio, madres de familia de comunidades pobres del interior); [...] más centrados en dinámicas de integración, en pedagogía de los tipos de violencia contra las mujeres y sus derechos, y seguidos de la lectura reflexiva de minicuentos (preseleccionados para el tipo de población) [...]

En el taller extendido (6 sesiones) que han tomado grupos de mujeres solicitantes de refugio (a solicitud de una ONG) se trabaja la misma metodología, pero profundizando mucho más. Un dato interesante es que, como se puede dedicar tiempo a trabajar su escritura creativa (editando sus textos, explicando errores y aciertos), se genera una gran motivación al verse como autoras de minicuentos, y muy buen material. [...] De este último, tuvo lugar uno de manera virtual; fue un reto llegarles a través de la pantalla de un celular, pero se logró no solo compartir y discutir lecturas sino que escribieran para cada sesión, y desde diversas zonas del país (entretien accordé aux auteurs de cet article, 2020).

64. Et, d'après ce qu'elle a expliqué, le résultat aurait été au rendez-vous :

Una mujer solicitante de refugio me contó que esa misma noche había dado el libro a su hija explicándole lo que habíamos analizado, y que su hija, después de leerlo, renunció a un trabajo donde la tenían de modelo de jeans muy ajustados al cuerpo. Su hija se incorporó a los talleres, es bloguera y le encanta escribir. Por iniciativa de ella y otras del grupo desarrollaron (con asesoría y acompañamiento) un proyecto en el que ellas mismas, como víctimas de violencia, a su vez facilitaron dos talleres de escritura creativa.

El proyecto ha generado también iniciativas fascinantes, como una muestra fotográfica inspirada en 5 minicuentos del libro *Basta* que formó parte de la gira temática "Mujeres In(visibles): Hora de contar nuestra historia" organizada por el Museo de la Libertad de Panamá en el 2019. Despertó el interés de personas del teatro; se nos propuso en una oportunidad hacer una adaptación del libro -

como obra polifónica- para teatro. Esto no ha sido posible por falta de fondos. Existe interés de hacer un programa especial para un canal de podcast de activistas jóvenes panameñas (esto dependerá de que obtengan los fondos). Dos de estas tres iniciativas han sido promovidas por Marina Pérez (Fundamorgan) (Entretien accordé aux auteurs de cet article, 2020).

65. On ne manquera pas de remarquer – mais, en fin de compte, on ne s'étonnera guère – que, contrairement à ce qu'il ce que laissait transparaître la phase 1, où les personnages féminins des textes se coulaient presque tous dans le moule d'une représentation victimisante passive et stéréotypée depuis un ton compassionnel conventionnel extrêmement prononcé dans certains cas, les textes écrits dans ces « taller de la casa refugio », montrent, eux, des femmes qui prennent majoritairement l'initiative et réclament le pouvoir. Sur les 8 textes (inédits) auxquels nous avons eu accès, 5 racontent, en effet, des histoires de femmes qui, loin de s'en tenir à constater et témoigner, point, c'est-à-dire sans faire trop de vagues, trouvent l'énergie de leur libération et la force de changer leurs conditions de vie. À croire qu'il y a là le résultat logique d'une ouverture de *iBasta!* à toutes les auteures et à toutes les femmes... – un véritable combat *iBasta!*, en somme – et que, donc, l'horizontalité produit de manière éclatante un autre contenu que la verticalité d'un entre-soi qui ressemble fort, finalement, à du classicisme, plus ou moins inconscient, sans doute, mais pas moins prégnant pour autant. À ce titre, la phase 2, aussi bien intentionnée soit-elle et quels que soient ces importants bénéfiques, ne montre que mieux les problèmes structurels et *in fine* politiques de cette version de *iBasta!*
66. Nous n'avons pas la naïveté de croire que ces éléments ne sont pas entrés en ligne de compte dans les autres volumes *iBasta!*, à une échelle plus ou moins grande selon les pays ; il n'en reste pas moins que cela prend une autre dimension, donne lieu à une autre interprétation et, surtout, à un autre poids symbolique dès lors que le projet est pensé de cette façon à la base et revendiqué comme tel. Peut-être ces ambiguïtés et limites perçues de manière aussi crues avec la version panaméenne, comme une sorte de cas extrême ou de point d'aboutissement du projet à l'échelle continentale, expliquent-elles qu'aucun volume ne soit paru depuis 2017, les postures, combats et luttes féministes en Amérique latine ayant grandement évolué au cours des dernières années, en rapport avec l'actualité (pour beaucoup, il ne s'agit plus seulement de plaider, de surcroît depuis un discours massivement victimaire, mais d'exiger et à ce titre, peut-être *iBasta!* constitue-t-il déjà une étape dépassée) et en rapport avec la place de plus en plus grande

que prennent les théories intersectionnelles et décoloniales. Comment encore penser et écrire le genre sans y associer les indissociables questionnements sur la sexualité et la racialisation ?

67. Et puis, ultime question : le féminisme peut-être devenir un projet humanitaire, la bonne cause des « privilégiés », aussi dévouées, bien intentionnées... et talentueuses soient-elles ?

## **Bibliographie**

---

« LasTesis Senior: cómo la broma de hacer una versión para mayores de 40 de "Un violador en tu camino" se convirtió en un multitudinario evento en Chile », *BBC Mundo*, 5/12/2019. En ligne :

<https://animal.mx/bbc/un-violador-en-tu-camino-mujeres-mayores-lastesis-chile/>

« Congresistas turcas cantan "Un violador en tu camino" en medio de sesión del parlamento ». En ligne : [https://www.youtube.com/watch?v=ArvPbC7CRng&feature=youtu.be&ab\\_channel=.cl](https://www.youtube.com/watch?v=ArvPbC7CRng&feature=youtu.be&ab_channel=.cl)

VOFEMEX, « Un violador en tu camino - Versión metal ». En ligne :

[https://www.youtube.com/watch?v=iYHf3TfBjto&ab\\_channel=vofemexCL](https://www.youtube.com/watch?v=iYHf3TfBjto&ab_channel=vofemexCL)

*iBasta! 100 mujeres contra la violencia de género*, Estruendomudo, Lima, 2012.

*iBasta! Cien mujeres contra la violencia de género*, Macedonia ed., Buenos-Aires, 2013.

*Más que Cont-Arte*, Panamá, Editorial Universitaria UTP, 2013.

*Los recién llegados (54 cuentistas inéditos cuentan en Panamá: antología)*, Panamá, Foro/taller Sagitario Ediciones, 2013.

*iBasta! Cien mujeres contra la violencia de género*, Universidad Autónoma Metropolitana-Unidad de Xochimilco, México D.F., 2014.

*iBasta! Cuarenta y nueve mujeres bolivianas dicen ¡Basta ! contra la violencia de género*, Gobierno Autónomo Departamental de Cochabamba, Dirección de Culturas e Interculturalidad, Fundación Ibero Americana del PEN Internacional, PEN International Women Writers Committee, Comité de Escritoras del PEN-Bolivia, Cochabamba, 2014.

*iBasta! Mujeres colombianas contra la violencia de género*, Debate escrito, Bogotá, 2015.

*iBasta! Cien mujeres contra la violencia de género*, Fundavag Ed., Venezuela, 2015.

*iBasta! 100 mujeres contra la violencia de género*, Modus Lidicus ed., Panamá, 2017.

*Perdone que no me calle*, Centro de la cultura popular canaria, Tenerife, 2017.

*Antología 26 lágrimas de luz*, PROFE 2017, Panamá, Editorial Mariano Arosemena (INAC), 2018.

*Extreme*, (ed. Mark Lipman), NY, Vagabond, 2018.

AGUILERA VALDIVIA Gabriela , « Antología *iBasta! escritoras y escritores contra la violencia de género* », *Antología Basta! 247 escritoras y escritores contra la violencia de género*, V Jornada Internacional de Mulheres Escritoras, São José do Rio Preto, 2012.

\_\_\_\_\_, *Literatura y violencia de género: el proyecto literario Basta!, una red internacional de microrrelato creada en Chile*, ihrec 2016, communication prononcée lors de la 7e conferencia internacional de educación en derechos humanos los desafíos de la sociedad civil, 12-15 diciembre 2016, Santiago, Chile.

ARJONA Esther M., « “La música no cobra vida hasta que se publica y se interpreta” », *La Estrella de Panamá*, 22/11/2020. En ligne :

<https://www.laestrella.com.pa/cafe-estrella/cultura/201122/musica-cobra-vida-publica-interpreta?>



fbclid=IwAR1KFvdw7yaU9MfeUklMIbRMotJTZokiEVpjVzR2vOZH5zfXbji  
CNOU31nM

BRUGIATI BOUSSOUNIS Danae, *Textos Luminosos*, Panamá, Mitosis, 2016.

ALZAMORA CANDANEDO Nicolle, *Caminando en círculos*, Foro/Taller Sagitario Ediciones, Panamá, 2016.

\_\_\_\_, *Desandanzas*, Editorial Tecnológica, Universidad Tecnológica de Panamá, Panamá, 2018.

CHACÓN David Alejandro, « Olga de Obaldía: “Mi primer amor fue la lectura” », *El Venezolano*, 11/12/2016. En ligne : <http://elvenezolano.com.pa/olga-de-obaldia-mi-primer-amor-fue-la-lectura/>

CURIEL Ochy,

FERNÁNDEZ DE RISCO Silvia, *Volar y otros cuentos*, Panamá, 9 Signos Grupo Editorial, 2015.

\_\_\_\_, *Música de las esferas*, Panamá, Fuga Editorial, 2010.

\_\_\_\_, *Agüita de elefante*, Panamá, Modus ludicus, 2018.

\_\_\_\_, *Laberintos y reflejos*, Panamá, Modus Ludicus, 2020.

FONSECA Carolina y LAVÍN Mónica, *Escenarios y provocaciones. Mujeres cuentistas de Panamá y México*, Panamá, Foro/taller Sagitario Ediciones, 2014.

FONSECA Carolina y GIANAREAS Dimitrios, *Dos voces 30 cuentos*, Panamá, Foro/taller Sagitario Ediciones, 2013.

FONSECA Carolina y JARAMILLO LEVI Enrique, *Cuentos compactos, minicuentos (30 de cada uno)*, Guatemala, Indeleble Editores, 2015.

FONSECA Carolina y BRACHO GHERSI Joel, *Resonancias. Cuentos breves de Panamá y Venezuela*, Panamá, Foro/taller Sagitario Ediciones, 2016.

FONSECA Carolina, *A veces sucede*, Panamá, Editorial de la Universidad Tecnológica de Panamá, 2014.

\_\_\_\_\_, *Impulsos indomables a plena luz del día*, Costa Rica, Uruk Editores, 2016.

GORDÓN GUERREL Ismael, « Panamá registra un aumento de 64% en feminicidios en los primeros seis meses de 2020 », *La Estrella de Panamá*, 06/09/2020. En ligne :

<https://www.laestrella.com.pa/nacional/200906/panama-registra-aumento-64-femicidios#:~:text=Nacional-,Panam%C3%A1%20registra%20un%20aumento%20de%2064%25%20en%20femicidios%20en,primeros%20seis%20meses%20de%202020&text=Los%20femicidios%20en%20Panam%C3%A1%2C%20entre,mes%20de%20julio%2C%2023%20femicidios>

GIMÉNEZ LORENZO Clara, « El mapa que muestra el impacto global de 'Un violador en tu camino', el himno feminista que comenzó en Chile », *El Diario.es*, 21/12/2019. En ligne :

[https://www.eldiario.es/internacional/muestra-pacto-global-violador-camino\\_1\\_1181637.html](https://www.eldiario.es/internacional/muestra-pacto-global-violador-camino_1_1181637.html)

GUARDIA Gloria, *Tiniebla blanca*, Editorial Clásica y Moderna, Madrid, 1961.

\_\_\_\_\_, *El último juego*, Editorial Universitaria, San José, 1977. EDUCA, 1976.

\_\_\_\_\_, *Libertad en llamas*, Plaza y Janés, México/Barcelona 1999.

\_\_\_\_\_, *Lobos al anochecer*, Alfaguara, Bogotá, 2006. 2ª edición, San José, Alfaguara, 2006.

\_\_\_\_\_, *El jardín de las cenizas*, Alfaguara, Panamá, 2011.

LEWIS G. Cheri, *Abrir las manos*, Fuga Editorial, Panamá, 2013.

\_\_\_\_\_, *Vivir con alegría*, Editorial Mariano Arosemena (INAC), Panamá, 2018.

\_\_\_\_\_, *El hilo que nos une*, Editorial Tecnológica, Universidad Tecnológica de Panamá, 2019.

MEYNAUD Hélène Yvonne, FORTINO Sabine et CALDERÓN José, « La mixité au service de la performance économique : réflexions pour penser la résistance. Introduction », *Cahiers du Genre*, vol. 47, no. 2, 2009, p. 15-33.

OBALDÍA Olga de, *Almas urbanas*, Panamá, Editorial Universitaria UTP, 2015.

\_\_\_\_\_, *Cuentos elementales*, Panamá, Editorial Universitaria UTP, 2017.

OROCÚ MOJICA Rosalina, « Danae Brugiati Boussounis, ganadora del 'Ricardo Miró' 2019, una mujer de una sola pieza » *Panamá América*, 19/10/2019. En ligne :

<https://www.panamaamerica.com.pa/variedades/danae-brugiati-boussounis-ganadora-del-ricardo-miro-2019-una-mujer-de-una-sola-pieza>

PEÑA TRUJILLO Dalia, *Gil Blas Tejeira, el hombre y la obra*, Editorial Agenda del Centenario, 2003.

\_\_\_\_\_, *Humberto Manuel Trujillo: historia de su vida*, COEDUCO R.L., Panamá, 2004.

\_\_\_\_\_, « Victoriano », *Camino Odos: Revista de Humanidades*, Ciencia, Tecnología, Arte y Cultura, vol. n °1, CRUC, 2007.

\_\_\_\_\_, « Sumar sí sabía », in *Microcuento en lenguaje Radiofónico* (Silvia Quezada), Ediciones de la noche, I edición, México, 2012.

\_\_\_\_\_, « Mauro Zúñiga y Juan David Morgan: dos cuentistas, dos realidades », *Revista Maga*, n° 71, UTP, Panamá, 2012.

\_\_\_\_\_, *Donde comienza la montaña*, Editorial Novo Art, Panamá, 2015.

RISCO CORTÉS Ricardo, *Colección de ciclos de canciones (1984-2018)*, Panamá, Modus ludicus, 2020.

ROBAYO PÉREZ María del Socorro, *La cola de saurio: visión arquetípica de Caracol y otros cuentos*, Copicentro S. A., Panamá, 2000.

\_\_\_\_\_, *Los diálogos necesarios de Consuelo Tomás*, 2001.

\_\_\_\_\_, *La plegaria del Silencio*, Impresos Modernos, Panamá, 2009.

\_\_\_\_\_, *Auriga de mis pasos*, Impresos Modernos, Panamá, 2009.

\_\_\_\_\_, *A la palabra por la palabra -para descifrar algunas claves de la literatura panameña*, Fondo Editorial IIPCIAL, Lima / Perú, 2014.

SARDIÑA Marina, « América Latina y la diversidad de sus movimientos feministas », *France24.com*, 2020. En ligne :

[https://www.france24.com/es/20200307-dia-de-la-mujer-feminismos-comunidad-interseccionalidad-diversidad?fbclid=IwAR3ZsgMg7wnMN\\_PVc3uuZESMMvzMbWnyqR8UF5WtfU\\_JIqPIqTW-2RtOzYc](https://www.france24.com/es/20200307-dia-de-la-mujer-feminismos-comunidad-interseccionalidad-diversidad?fbclid=IwAR3ZsgMg7wnMN_PVc3uuZESMMvzMbWnyqR8UF5WtfU_JIqPIqTW-2RtOzYc)

STANZIOLA Gina Paola, «Basta 100 mujeres – la violencia genero desde panamá» (entrevista), blog Feminismo Inc. En ligne :

<https://feminismoinc.org/2017/08/basta-100-mujeres-la-violencia-genero-desde-panama.html>

YOUNG Gloria, *Fiebre*, Universidad de Panamá, Panamá, 1986.

\_\_\_\_\_, *Hotel*, INAC, Panamá 1990.

\_\_\_\_\_, *Laberinto*, Panamá, 1992.

\_\_\_\_\_, *Templo de agua*, Imprenta La Nación, Panamá, 2002.

\_\_\_\_\_, *Desatado el corazón*, INAC, Panamá, 2010.

\_\_\_\_\_, *Nada que ocultar*, Editorial Doce Calles, España, 2013.

Caroline LEPAGE, Elsa FERNÁNDEZ, Diana GIL HERRERO, « Féminisme et classisme... »

ZÜND Céline, « La non-mixité, source de controverses », *Le Temps*, Suisse, 1/05/2019. En ligne :

[https://www.letemps.ch/suisse/nonmixite-source-controverses?  
fbclid=IwAR1gsIH2pEYR4UY2iQCH4YMDiWJmO1\\_noEQRzXn1PGEv6fPj  
uZtjkg69oxk](https://www.letemps.ch/suisse/nonmixite-source-controverses?fbclid=IwAR1gsIH2pEYR4UY2iQCH4YMDiWJmO1_noEQRzXn1PGEv6fPjuZtjkg69oxk)